

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

De la clique à la Musique municipale

Albert Haensler : de la musique avant toute chose

Blagnacais décorés au XIX^e siècle

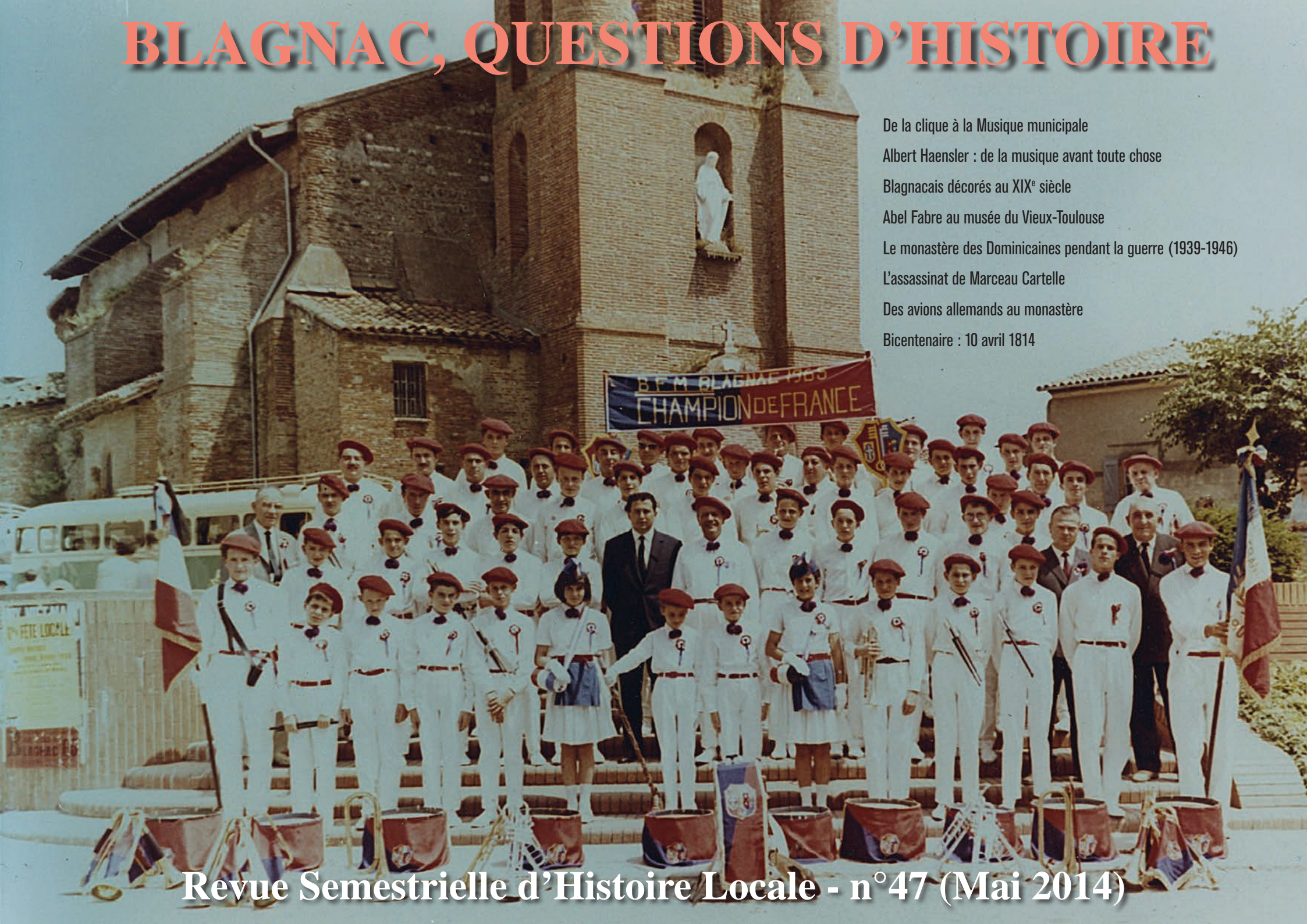
Abel Fabre au musée du Vieux-Toulouse

Le monastère des Dominicaines pendant la guerre (1939-1946)

L'assassinat de Marceau Cartelle

Des avions allemands au monastère

Bicentenaire : 10 avril 1814



Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°47 (Mai 2014)

Sommaire

De la clique à la Musique municipale	1
Albert Haensler : de la musique avant toute chose	11
Blagnacais décorés au XIX ^e siècle	17
Abel Fabre au musée du Vieux-Toulouse	20
Le monastère des Dominicaines pendant la guerre (1939-1946)	22
L'assassinat de Marceau Cartelle	34
Des avions allemands au monastère	35
Bicentenaire : 10 avril 1814	39

Responsable de publication : Alain Lauret

Comité de rédaction :

Lucien Alemanni - Suzanne Béret -
Christiane Combelles -
Anne-Marie Ducos de Lahitte -
Monique Lanaspèze -
Alain Lauret - Jean-Louis Rocolle -
Jacques Sicart - Jeannette Weidknnet
Maquette : Philippe Garcia

N° ISSN 1169-4408

Revue éditée par l'association
Blagnac Histoire et Mémoire
Siège social : 97, Vieux Chemin de Grenade
31700 BLAGNAC

blagnachistoire.e-monsite.com



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Grande Guerre**



Numéro spécial
**Les Blagnacais
pendant la Seconde Guerre
mondiale**



Numéro spécial
Blagnac et ses rues

Demandez-les au **06 78 41 32 37**

De la Clique à la Musique Municipale

Le 5 décembre 1946, le Maire, Jean-Louis Puig, décide en accord avec les Conseillers municipaux la création d'une Clique essentiellement formée de jeunes et financée par la municipalité.

Un tel groupement, souhaité par les Blagnacais, manque dans la localité car son répertoire se différencie de celui de l'Union Musicale, formation déjà ancienne et qui ne recrute pas « la jeunesse ».

La Clique Municipale

Le mot « clique » évoquant une musique entraînante aux accents martiaux enthousiasme les adolescents. Dès que la nouvelle se répand, une trentaine d'entre eux de 11 à 14 ans s'inscrit à la mairie. D'office les uns deviennent « clairon » les autres « tambour ». La fin de l'année 1946 voit ainsi la naissance de la « Clique Municipale Blagnacaise » (association loi 1901) sous la présidence toute naturelle de Jean-Louis Puig tandis que Madame Marinette Giguet s'occupe, jusqu'en septembre 1966, de la partie administrative.

Mais, au sortir de la guerre, trouver des « cuivres » s'avère difficile et coûteux. Certains jeunes, très peu nombreux, en dénichent un dans le grenier familial. Aussi, la Compagnie des C.R.S. comptant des Blagnacais dans ses rangs (notamment Albert Haensler) et cantonnée à Toulouse dans le quartier des Minimes, prête ces instruments qui lui appartiennent. Le Maire, président de la Clique, va les chercher et les plus âgés parmi les « musiciens » comme Guy Fontès ou Norbert Bousquet, juchés sur leur vélo, se chargent de les rapporter pendus à leur cou. À leur arrivée, ils demandent Monsieur Haensler et les lui remettent.

Des adultes passionnés : Jean Luguëtis, responsable de la nouvelle société, chef instructeur joueur de clairon ou François Bosc et Antonin Calmel plus attirés par le tambour, accueillent les jeunes chaque jeudi. Les répétitions se déroulent dans une salle de classe de l'école de filles toute neuve mais encore inoccupée par les élèves. Les instructeurs, ne

► Jean Luguëtis



voulant décourager aucun des participants, les considèrent tous au même niveau. Ils dispensent quelques notions de solfège et passent très vite à la pratique. Tout le travail se fait « à l'oreille » et les élèves y mettent tout leur cœur. Quinze jours après le début des cours, tous ces débutants (ou presque) « montent la gamme » et sont capables de faire entendre la toute première mélodie apprise : « Ouvrez-Fermez le ban ».

De nombreux Blagnacais comme Germaine Ricard ou Jeanne Bertrand entre autres et bien sûr les parents soutiennent cette jeune équipe.

Le dimanche 11 mai 1947, pour commémorer la victoire sur les Nazis (le 8 mai tombant un jeudi et n'étant pas encore férié) et fêter officiellement le retour des prisonniers, très fiers mais la peur au ventre les « cliquards » se produisent pour la première fois devant les Blagnacais. Ils portent une chemise bleu marine, un pantalon ou une culotte courte (!) de couleur sombre, un béret noir et des sandales blanches (cliché Germaine Chaumel, voir encart).

Ils jouent deux morceaux : « Les enfants de troupe » et « Salut au 85^e » sans oublier « Ouvrez-Fermez le ban ». Le public conquis applaudit à tout rompre : c'est véritablement une grande réussite. Même les anciens de l'Union Musicale ne cachent pas leur étonnement devant une si brillante démonstration. Que de joie pour tous, éducateurs et

participants ! Cette manifestation prend grâce à la Clique un éclat tout particulier.

Le 24 février 1948, le Conseil municipal vote à l'unanimité une subvention de « démarrage » à l'intention de la Clique Municipale. La somme de 15 000 francs prélevée sur les fonds libres de la commune doit servir « principalement à l'achat d'instruments et d'uniformes ». Un écusson (voir encart) avec les trois lettres C.M.B. orne la chemise et un plus petit aux armoiries de Blagnac est brodé en fils d'or sur le béret. Et désormais chaque membre possède un instrument personnel. Enthousiastes et heureux, les jeunes musiciens répètent chez eux, s'amuse à se répondre d'une maison à l'autre faisant résonner de joyeuses notes dans tout le village.

Au cours de l'année 1948, ils jouent pour la première fois à l'extérieur. Ils vont à la cérémonie qui a lieu à Cornebarrieu en souvenir des pilotes américains abattus lors du bombardement de juillet 1944. L'ère des sorties s'ouvre et ne se refermera plus en commençant dans la région par les fêtes locales ou les journées dédiées à Sainte-Cécile, patronne des musiciens.

La Batterie-Fanfare

En 1948, Jean Luguëtis pour des raisons professionnelles laisse sa place de chef à Albert Haensler qui accepte avec grand plaisir. En effet, cet Alsacien né en 1908 aime la musique qu'il a apprise à Paris et pratiquée comme Trompette de cavalerie dans un régiment régulier dissous pendant la guerre. Aussi, muté à Toulouse en tant que C.R.S., il est tout heureux d'occuper ses loisirs en dirigeant cette clique.

Secondé par Bernard Calac puis par Guy Fontès lorsqu'il est pris par son travail, il lui donne un élan nouveau et très rapidement fait évoluer ses membres vers un niveau supérieur. Monsieur Haensler est un homme très compréhensif, en particulier avec les jeunes mais aussi très rigoureux : il n'admet pas, par exemple, des absences injustifiées aux répétitions qui ont lieu, à l'époque, dans le gymnase du centre. Il exige concentration et sérieux de ses « élèves » mais ne

▶
Albert Haensler



leur refuse pas des moments de détente. Il approuve le Président, Jean-Louis Puig, qui leur fait découvrir la mer à Saint-Jean-de-Luz. Il les accompagne durant cette journée particulièrement appréciée malgré le départ à 3 heures du matin. Jean-Louis Puig leur offre ainsi de temps à autre de plaisants voyages irréalisables par les parents qui manquent de moyens.

Après la période sombre de 1954 à 1962 due aux événements en Algérie durant laquelle la Clique reste un peu en sommeil, de nombreux « nouveaux » assurent la relève. A. Haensler n'hésite pas à faire le tour des écoles pour les recruter : il n'est pas nécessaire qu'ils connaissent la musique et le solfège, il leur suffit d'avoir envie d'apprendre à jouer.

▶
1949-1950,
sur le boulevard
face à l'église



En 1963, la clique prend le nom de « Batterie-Fanfare Municipale de Blagnac » affiliée à l'Union des Fanfares de France et grâce à l'ini-



▲
Ste-Cécile à Lézat en 1959 ; à gauche au pied de l'escalier Jean-Louis Puig et Albert Haensler

tiative de son chef s'enrichit de nouveaux instruments : Trompette d'harmonie, Basses, Grosse caisse, Clairons Basses, Cor-de-chasse, Trompette de Cavalerie...

Musicien doué et passionné, A.Haensler compose également des arrangements faciles pour les débutants, des morceaux musicaux religieux ou profanes comme « La Blagnacaise » ou bien encore des mélodies plus proches de sa région natale comme « Fleur d'Alsace »... Tout en restant présente à toutes les festivités ou manifestations officielles blagnacaises et dans la région : Fénétra et fêtes de quartiers à Toulouse, animation musicale dans un supermarché de Castres, hommage aux Résistants du Maquis de Saint-Lys entre autres, la Batterie-Fanfane sous la conduite de son chef participe à de nombreux concours et festivals régionaux ou nationaux qui motivent fortement les jeunes musiciens. Partout, le public apprécie la qualité



▲
1963 : Au centre, Jean-Louis Puig et à sa droite Albert Haensler

de ses auditions et la bonne tenue de ses exécutants. Elle obtient le Premier Prix à Bruges (photo page suivante), près de Bordeaux, se classe dans les trois meilleures fanfares en 1964 au Festival international de Stuttgart où elle représente tout le Sud-Ouest de la France. Cette formation compte alors plus d'une cinquantaine de membres « arborant » fièrement leur uniforme blanc et leur béret rouge toujours aux armes de la Ville.

L'année 1965 est endeuillée par la disparition brutale du président-fondateur, Jean-Louis Puig, aussitôt remplacé par son fils, Jacques. Même très affectés, les membres de la Batterie-Fanfane deviennent Champions de France pour la première fois avec trois Premiers Prix décernés à Mâcon (voir photo couverture).

Les distinctions honorifiques se poursuivent : en 1966, trois Premiers Prix au concours de Tonneins et trois Premiers Prix à celui de Saint-



Rambert-sur-Loire avec comme trophée un vase de Sèvres offert par le Président de la République. Les Dirigeants de la Fédération de l'Union des Fanfares de France « la considèrent comme l'une des plus belles fanfares de notre pays ».

En 1968, le Concours fédéral international qui doit se dérouler à Blagnac est annulé à cause des troubles du mois de mai et reporté aux 24 et 25 mai de l'année suivante. Trente-quatre sociétés et deux mille musiciens y participent. Selon les mots du Président, Jacques Puig : « Cette grande manifestation musicale populaire a été une très belle réussite, unique en son genre grâce au dévouement de tous ». La Batterie-Fanfane de Blagnac se classe en Division d'Excellence en 1971 au Concours international de Marcq en Bareuil où elle obtient son deuxième titre de Championne de France dans sa catégorie et enfin le troisième en 1974 à Anglet. Cette année-là, Mme Marcelle Bertrand est la première femme sur les rangs au pupitre « Cymbales ».

▲ **Premier Prix
à Bruges
en mai 1960**

Au fil des ans, la B.F.M. de Blagnac reste une des meilleures de sa catégorie et continue à remporter des Prix prestigieux. Tous ces succès sont dus au dévouement et au talent du Directeur, Albert Haensler et aux musiciens qu'il a su faire travailler avec courage et plaisir dans une ambiance de respect et d'amitié. En effet, tout en étant exigeant, il sait encourager et récompenser les bonnes volontés : en 1980, il remercie les jeunes pour leur assiduité aux répétitions et les félicite d'être devenus « d'excellents musiciens » ; en 1983, comme récompense, il programme une sortie « d'agrément » aux îles Baléares. Après trente-sept années consacrées aux « fanfaristes », Albert Haensler prend sa retraite. En septembre 1985 pour la fête des sports, il les dirige une dernière fois. Le public mis au courant l'ovationne longuement.

Le 22 novembre suivant, le Conseil d'administration, présidé par Jacques Puig, décide de fêter le même jour, le départ d'Albert Haensler



◀ **1978, Monsieur Maleture, président de l'UFF Midi-Pyrénées remet la médaille d'or à Guy Fontès et à Jean Espanol**



◀ **15 décembre 1985 de gauche à droite derrière la table : André Bertrand, Jean Espanol, Georges Fournié, Guy Fontès, Albert Haensler**

et la commémoration du 40^e anniversaire (voir encart) de leur formation musicale. Le 15 décembre choisi pour ces deux événements, tous rendent un vibrant hommage à ce chef vénéré. Une grande table suffit à peine pour exposer coupes, trophées et autres gagnés grâce à lui. Rodrigue Duno lui dédie au nom de tous les musiciens un magnifique poème. Monsieur le Maire et Président lui adresse chaleureusement remerciements et félicitations. La Ville de Blagnac lui offre un splendide tableau en cuivre repoussé et la Batterie-Fanfane une trompette, symbole d'une aussi longue carrière. Monsieur Roger Bernes, Président de la Fédération des Sociétés musicales de la Haute-Garonne lui décerne la médaille des Vétérans avec palmes.

Devant les élus blagnacais, Monsieur André Tremine, le Président du Comité technique de l'UFF, les chefs des fanfares des communes voisines, le Président-Directeur de l'Orphéon, d'anciens « cliquards » et/ou leurs épouses, Albert Haensler et son successeur, Georges Fournié dirigent l'exécution de plusieurs morceaux dont deux particulièrement appréciés des Blagnacais : « La Blagnacaise », œuvre de A.Haensler et « La Marche des Caouecs », composition de G. Fournié. Un poème honore les trois plus anciens : André Bertrand, Jean Espanol et Guy Fontès, il évoque l'histoire de la BFMB et la passion musicale des « sociétaires ». Tous les musiciens vont ensuite devant le monument aux morts rendre hommage aux disparus et, en particulier, à ceux qui ont appartenu à leur formation : Jean-Louis Puig, le fondateur, Pierre Bertrand, Armand Boyer, Jean Luguëtis, Antonin Calmel, François Bosc, Yves Le Bris, François Loren, François Berny, Antonin Constant.

Cette émouvante manifestation à la fois « grandiose » et simple se termine par le verre de l'amitié suivi d'un succulent repas. Monsieur Haensler, le héros du jour, occupe la place d'honneur aux côtés des différentes personnalités, du nouveau chef, Monsieur Georges Fournié, de leurs épouses et bien sûr de tous les musiciens.

Avant la séparation, des vœux fusent pour les chefs : d'heureuse retraite pour l'un, du maintien de la tradition pour l'autre. Cette journée particulière reste encore gravée dans la mémoire de ceux qui l'ont vécue.

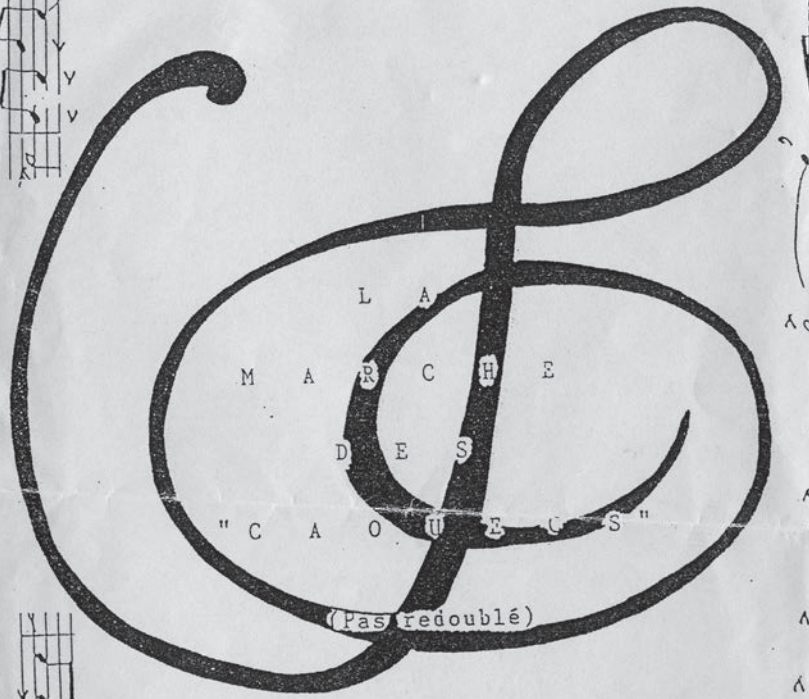
BATTERIE FANFARE MUNICIPALE DE BLAGNAC
 VILLE DE BLAGNAC
 (HAUTE-GARONNE)



Place J. L. Puig
 31706 BLAGNAC CEDEX

1^{re} trompette si^b (B^b) Marche des Gaouecs
Pas redoublé G. Fournié

$\text{♩} = 108$ à def. de clairons

M A R C H E
 D E S
 " G A O U E C S "

(Pas redoublé)

►
**L'hommage
 aux disparus**



Une école de musique

►
**Georges
 Fournié**



Georges Fournié, profondément « habité » par la musique et déjà membre de la Batterie-Fanfare, devient donc le nouveau directeur. Dès son enfance, il apprend la trompette à l'école de musique de Mazères-sur-Salat et, plus tard, devant l'appel, il fait son service militaire dans la musique des troupes de marine à Madagascar. À vingt ans il entre dans le groupe musical de la gendarmerie à Paris puis obtient, toujours chez les gendarmes, son premier poste de chef à l'école de Châtelleraut, continue à Madagascar, en Côte d'Ivoire et au Togo dont il garde le meilleur souvenir. Après toutes ces années outre-mer, il quitte l'armée et crée une classe de Trompette à Muret en 1984 avant de venir à Blagnac.

Lors de sa prise de fonction, sans rien brusquer, Georges Fournié apporte un grand changement et une nouvelle dynamique à la Batterie-Fanfare. En effet, il ambitionne d'associer de jeunes musiciens aux anciens membres du groupe hérité d'A. Haensler et de créer de nouveaux pupitres, en particulier de « Anches ». Pour cela, fort de ses expériences passées, ce fin pédagogue à la fois exigeant et diplomate n'hésite pas à recruter des élèves et à les former dans une école spécifique. Bien sûr, depuis au moins 1960, des jeunes rejoignent la fanfare et reçoivent une formation. Georges Fournié intensifie cet enseignement beaucoup mieux encadré qu'auparavant. En effet, des moniteurs qualifiés, d'un dévouement comparable au sien l'aident dans cette tâche. Ils dispensent les cours avec compétence et bonne humeur d'abord dans l'ancienne école de filles place Jeanne Hérisson puis dans un petit bâtiment rue du Docteur Guimbaud. Les « recrues » du début, limitées au nombre de trois, ne cessent au fil des années d'attirer d'autres garçons et même quelques filles de tous âges et de tous niveaux. Un à deux ans d'études instrumentales et musicales sont nécessaires pour intégrer le groupe des anciens.

Grâce à cette initiative, la Batterie-Fanfare s'étoffe de pupitres de clarinettes, saxophones altos et ténors, bugles, basses, clairons, percussions..., elle peut ainsi étendre son répertoire et se transformer en une Harmonie.

De 1986 et pendant dix ans, cette société participe sous la baguette de son directeur, Georges Fournié, à de nombreux festivals et concours nationaux en UFF (Union des Fanfares de France) et CMF (Confédération musicale de France) : Châtellerauld, Massiac, Brecey, Revel, Tonneins, Nevers, Compiègne, Tarbes, Saint-Loup-Cammas, Saint-Lys. Chaque année, elle « rafle » les premiers prix, se classe « Hors Concours » pour trois ans pendant deux fois : à Tonneins en 1990 et à Mulhouse en 1994 et évolue en division d'Honneur. La qualité de ses interprétations et la richesse de son répertoire séduisent public et jury.

En 1989, sa grande tenue de parade créée sur le modèle de l'uniforme des Gardes nationaux de 1792 pour commémorer le Bicentenaire

►
1995 :
fête des rues
à Blagnac



de la Révolution fait impression sur les spectateurs et porte haut le nom de Blagnac (voir encart).

En 1996, G. Fournié organise magistralement le cinquantenaire de la Batterie-Fanfare Municipale de Blagnac forte de soixante-cinq musiciens et musiciennes et d'une vingtaine d'élèves (voir encart). Le programme remarquable commence le 14 septembre par un grand concert de gala à Odyssud avec la musique de la gendarmerie nationale. La Batterie-Fanfare Municipale de Blagnac (B.F.M.B.) assure l'ouverture. Le lendemain matin, les musiciens donnent l'aubade en passant dans les différents quartiers, jouent à 11 heures devant le monument aux morts en souvenir des disparus, se font entendre tout l'après-midi au stade du Ramier en compagnie d'autres formations régionales invitées.

Après cette éclatante réussite, le 30 novembre 1996, Georges Fournié profite de la Sainte-Cécile pour annoncer sa retraite et présenter son successeur, Fabrice Courdant. Les cérémonies commencent à 17

heures : Monsieur Lansade, Président de la Fédération des Sociétés musicales de la Haute-Garonne, remet officiellement la médaille du cinquantenaire de la Batterie-Fanfare Municipale à son Président, Monsieur Jacques Puig. Elles se poursuivent par la messe spéciale dite par Monsieur le curé Brignol, animée par la Musique blagnacaise et suivie par Monsieur Bernard Keller, nouvellement élu premier magistrat de la Ville et Madame, par plusieurs Conseillers municipaux, par Monsieur Escaich, Président de l'U.F.F. Midi-Pyrénées et par de nombreux parents et amis des musiciens. Peu après 18 heures, la B.F.M.B. offre un grand concert gratuit au public présent dans le gymnase du centre. Le répertoire varié choisi pour cette occasion



◀
1996 :
messe spéciale
lors de la
Sainte-Cécile

semble avoir enchanté tout le monde si l'on en juge par les applaudissements et les dires des connaisseurs. Comme le veut la coutume, de nombreuses médailles récompensent les musiciens les plus méritants. Georges Fournié en reçoit une rarement attribuée : le Président Escaich lui remet la médaille d'Or Orphée de Mouchon gravée à son nom. Après les félicitations d'usage, le

concert reprend et se termine par un extrait de « La Vie parisienne ». Le pot de l'amitié et le repas traditionnel sont servis dans la salle du restaurant du centre. Au moment de prendre fourchette et couteau, Georges Fournié se voit offrir un billet pour un magnifique voyage au soleil. Devant une telle surprise, le futur retraité très ému cherche ses mots pour remercier chaleureusement tous les participants. Après ce repas fort apprécié, les musiciens présentent « une troisième mi-temps fabuleuse » faite de petites pièces comiques. Cette agréable journée se termine à une heure avancée de la nuit.

Fabrice Courdant, successeur de Georges Fournié assure la direction pendant deux ans et demi durant lesquels l'Harmonie-Fanfare participe aux concours CMF à Béziers en 1997 et UFF à Lavelanet en 1998.

La Musique Municipale

Depuis le 1^{er} janvier 2000 un nouveau chef, Thierry Jean, dirige la Batterie-Fanfare Municipale de Blagnac après dix ans passés au service de l'armée dans la musique principale des troupes de marine. Avec ce directeur très apprécié pour ses compétences, sa gentillesse et sa grande modestie la société musicale blagnacaise subit une mutation bien en phase avec l'époque. En effet, tout en conservant la musique de base propre à une fanfare pour les cérémonies officielles, il choisit un répertoire plus moderne pour les autres occasions, en particu-

▶
Thierry Jean



lier pour les grands concerts interprétés à Odysud. Dans ce lieu hautement culturel, il accepte avec plaisir l'accompagnement de soixante-cinq choristes au profit du Téléthon/Rando de l'Espoir.

Dans le même esprit de modernité, sous sa direction cette formation se déplace à Saint-Gaudens pour le « One Man Show » de François Morel, joue en avant-première des films de Jacques Tati, donne des aubades dans la

salle des Illustres du Capitole à Toulouse, des concerts plus modestes qu'à Odyssud, à Luchon et même à Blagnac au monastère ou dans l'église.

Ces interprétations bien rythmées enchantent les personnalités régionales, nos élus et tous les publics. Quant aux musiciens, ils adoptent ces nouveautés certains avec surprise d'autres avec enthousiasme, tous heureux de continuer la pratique de leur art ensemble dans une ambiance amicale.

Thierry Jean n'oublie pas la partie concours : en 2004, la Batterie-Fanfare Municipale de Blagnac remporte un premier prix à Saint-Loup-Cammas et en juin 2006, elle se voit sacrée « musique d'honneur » à Paris pour la commémoration du 100^e anniversaire de l'UFF.

Elle se fait entendre sous la baguette de son directeur sur les Champs-Élysées, devant le Carrousel du Louvre, l'Arc-de-Triomphe, Notre-Dame et au Champ de Mars avec ses huit Tambours, cinq Clairons, cinq Cymbales, une Grosse Caisse, deux Percussions, trois Flûtes Traversières, huit Clarinettes, un Saxo Soprano, six Saxos Altos, quatre Saxos Ténors, deux Bugles, six Trompettes, deux Cors, deux Trombones, deux Hélécons, un Baryton, trois Basses et une Batterie. Elle termine cette mémorable journée invitée à la soirée de Gala au Cercle des Généraux de l'École Militaire.

Les vendredi 15 et samedi 16 septembre de la même année, la Batterie-Fanfare devenue « La Musique Municipale de Blagnac », fête son 60^e anniversaire (voir encart). Le programme toujours de très grande qualité suit le même rituel qu'en 1996. La société musicale blagnacaise partage le grand concert du vendredi soir à Odyssud avec « Les Musiciens de l'Autan » dont le répertoire va du XV^e siècle à nos jours. Les morceaux joués par les Blagnacais dénotent le côté moderne de leur formation : *Gladiator* de Hans Zimmer et de Lisa Gerrard, *The Chairman* de Maurice Pauwels, *I dot it for you* de Bryan Adams et *Music* de John Miles.

Le samedi, se succèdent comme d'habitude, l'aubade, la cérémonie du souvenir au monument aux morts et le festival de musique avec de nombreuses fanfares régionales invitées.

Le 14 juillet 2007, cet orchestre donne le grand concert annuel avant le feu d'artifice dans le parc d'Odyssud.

Le 26 avril 2008, à l'Hôtel-Dieu de Toulouse, la Musique Municipale de Blagnac a l'honneur d'être choisie pour animer le concert du Colloque national de la Confédération des Musiques de France.



►
2006
Entre le président, Jacques Puig et le maire, Bernard Keller, les plus anciens, Guy Fontès, Jean Espanol, André Bertrand

En 2010, les élèves trompettistes du centre de formation participent pour la première fois au Concours national du Parnasse à Castres et obtiennent un premier et un second prix en niveau 1. Début juillet, la Musique Municipale de Blagnac organise le concert d'été au Jardin des Plantes en collaboration avec la mairie de Toulouse et la Fédération Musicale de la Haute-Garonne. De nombreuses Musiques du département participent à cette manifestation gratuite se déroulant en plein air. La même année, l'orchestre à cordes du conservatoire se joint pour la première fois à la Musique Municipale.

En 2011, Thierry Jean, « cheville ouvrière » de ce projet totalement inédit dans notre ville, propose en partenariat avec l'association



◀
2013
Journées
Européennes du
Patrimoine
au marché
place des Arts

« Prodiges Art » (membre associé du conseil international de la musique auprès de l'UNESCO), un concours national pour les jeunes talents de 6 à 16 ans. De nombreuses villes du Sud-Ouest démontrent, à cette occasion, au Centre de loisirs Barricou, l'excellence de leurs savoirs et leur maîtrise instrumentale dans diverses disciplines : flûte traversière, harpe, piano, trompette, violon et violoncelle.

Depuis deux ans, de nouveaux locaux, situés 19 chemin du Moulin de Naudin et bien adaptés, facilitent les répétitions. Ils permettent aux musiciens de venir travailler et de suivre des cours en fonction de leurs disponibilités.

Début 2013, Jacques Puig, président depuis 40 ans, se retire et laisse la place à Jean-René Barthuel qui, avec le Conseil d'Administration, est désormais en charge de l'avenir de la Musique Municipale de Blagnac. Le chef professionnel, Thierry Jean, dirige la soixantaine de musiciens, recrute en permanence à tous les niveaux et dans tous les pupitres. Tout en ne négligeant pas les concours, il donne des concerts attirant un grand public comme à Labège au profit d'enfants souffrant de diverses pathologies ou comme en novembre dernier à

la salle Claude Nougaro de Toulouse. Grâce à lui et à la valeur des musiciens, la renommée de la Musique Municipale de Blagnac ne cesse de croître.

Le répertoire riche et varié de la Musique Municipale de Blagnac s'adapte à chaque occasion. Pour les cérémonies officielles ou les célébrations religieuses elle présente le registre traditionnel des batteries-fanfars et des musiques militaires. Tandis qu'en concert, elle offre au public des mélodies allant de la variété au jazz et s'associe parfois à des chorales ou des groupes artistiques.

Elle participe toujours à toutes les manifestations blagnacaises : fêtes des rues, carnivals, Journées Européennes du Patrimoine...

De concours en concours, de concert en concert, les projets ne manquent pas. Le plus important se prépare déjà « secrètement » pour 2016 : le 70^e anniversaire...

Suzanne Béret
(mars 2014)

SOURCES :

- Archives municipales de Blagnac

Série D : 1D 31

- Documents et témoignages de Robert Espanol, Jacques Puig entre autres et surtout de Guy Fontès, l'un des plus anciens de cette Batterie-Fanfare.

Jean-René Barthuel et Thierry Jean ont bien voulu donner des renseignements sur la période récente.

Je les remercie tous infiniment.

L'histoire de la Batterie-Fanfare Municipale de Blagnac est si riche, ses succès si nombreux, la liste des anecdotes si longue que j'ai été contrainte, à mon grand regret, d'abrégé cet article. J'espère que les lecteurs ne m'en tiendront pas rigueur et qu'ils voudront bien excuser les « erreurs » que j'ai pu commettre.

Albert Haensler : de la musique avant toute chose

Albert Haensler, artiste, homme de cœur, homme d'honneur. Durant trente-sept ans, de 1948 à 1985, il fut plus que le chef de la clique de Blagnac devenue par la suite batterie-fanfare, il en fut l'âme. Sa personnalité a laissé une empreinte heureuse dans la mémoire de plusieurs générations de jeunes Blagnacais apprentis musiciens, parmi lesquels il éveilla parfois d'authentiques vocations.



« Nous étions une poignée d'enfants, au sortir de la guerre. Lui, avec son savoir, il était le père de famille rassurant » dira pour lui rendre hommage, Guy Fontes, un de ses premiers protégés avec André Bertrand et Jean Espanol, tous trois devenus au fil du temps ses plus sûrs lieutenants.

Lorsqu'il parlait d'eux, Albert Haensler disait souvent « *mes mousquetaires* », trait d'humour surtout destiné à souligner l'estime et la confiance, absolues et réciproques.

Le long apprentissage fait de sérieux, de labeur, mais aussi de

générosité et d'humanité, qui permit de structurer la batterie-fanfare et de la conduire vers l'excellence fut pour eux, comme pour leurs camarades, un élément marquant de leur jeunesse.

Antoine Albert Haensler naît très loin des berges de la Garonne, à Dambach-la-Ville, le vendredi 2 octobre 1908, dans une famille de vigneron, fils de Léonce Haensler et de Marie Beck. Il a déjà un frère, Paul, né en 1907. Ils seront bientôt rejoints par Georges, en 1910, et Jeanne, en 1914 ; Jeanne, la petite sœur, plus vulnérable que

◀ **Albert Haensler, en 1985, le jour de son départ de la Musique de Blagnac**

les autres, qu'Albert protégera en toutes occasions et à laquelle des liens très forts l'uniront tout au long de sa vie.

Plus tard l'un des frères d'Albert reprendra l'exploitation familiale, tandis que l'autre deviendra contremaître à la Bonneterie alsacienne (cf. les fameuses chaussettes Labonnal puis Labonal) créée en 1924 en haut du village sur la route de Blienschwiller, dans une ancienne fabrique de cigares puis de brosses.

Dambach-la-Ville en Alsace, département du Bas-Rhin, canton de Barr, arrondissement de Sélestat-Erstein, à 50 km de Strasbourg et 31 km de Colmar, est la proche voisine de l'actuel Parc naturel des Ballons d'Alsace.

Dambach-la-Ville, ancienne Tambacum des Romains, ancienne Tannenbach, connue de tout temps pour sa céramique, est baignée par les eaux de la rivière Scheer et de plusieurs ruisseaux dont le Schernetz et le Viehgraben. Sa situation géographique lui occasionna au cours des siècles bien des rendez-vous aussi involontaires que tumultueux avec l'Histoire...

Son terroir granitique et ses 470 hectares d'excellent vignoble développé dès le XVII^e siècle, notamment le grand cru Frankstein, font que Dambach-la-Ville est avant tout aujourd'hui le domaine viticole le plus étendu d'Alsace, et l'un des plus réputés.

La commune est lovée au pied des Vosges, dans un écrin de sapins. Le clocher roman et l'ancienne synagogue, les trois portes fortifiées vestiges de l'ancien rempart, le style Renaissance ou les colombages des maisons aux couleurs de pastel, contribuent à sa beauté et té-



▲
**Clique de Blagnac
 fête des écoles,
 juin 1954,
 Albert Haensler, à dr.
 Maurice et Michel
 Haensler sont au
 centre, entourant
 Annie Mondine.**

moignent de la richesse de son passé.

Les hivers y sont rudes, mais les murs rutilent de milliers de fleurs quand vient l'été.

Les ruines du château de Bernstein, là-haut sur la crête, et la chapelle Saint-Sébastien, à flanc de coteau, semblent monter la garde depuis toujours.

Le joyeux murmure de la fontaine de l'Ours rappelle la proximité de la montagne et la permanence de la vie.

C'est dans une probable insouciance qu'Albert passe à Dambach ses premières années. Il a pour terrains de jeux les rues pittoresques et les vignes dont les ceps exubérants dévalent jusqu'aux habitations. Quel plaisir aussi de s'aventurer avec les copains jusqu'à la chapelle Saint-Sébastien et à son mystérieux ossuaire. Frissons garantis !

Ces gamins qui jouent parfois à se faire peur sont trop jeunes pour saisir pleinement le malaise croissant des adultes, dans une Alsace rabaissée au rang de simple « Reich land », simple propriété de l'empire allemand, depuis le traité de Francfort du 10 mai 1871.

Les mouvements protestataires n'ont jamais cessé depuis.

Le samedi 1^{er} août 1914 à l'heure du goûter, de l'autre côté de la frontière si proche, tous les clochers de France sonnent le

tocsin de la mobilisation générale contre l'Allemagne.

Albert aura six ans dans deux mois. Sa vie d'enfant et son destin tout entier s'apprentent à basculer définitivement. La rentrée aura pourtant bien lieu.

Ici, depuis plus de quarante ans, l'allemand a été imposé comme langue unique de l'enseignement mais rien ne saurait distraire Albert de son bonheur d'apprendre.

Pour lui comme pour ses camarades, aucune autre perspective n'est

stable désormais. Même les dates des vacances scolaires vont se mettre à fluctuer en fonction des impératifs saisonniers. En effet, en l'absence des hommes valides, presque tous enrôlés dans l'armée allemande, il va falloir aider les femmes et les anciens aux travaux des champs et des vignes.

Quatre ans de guerre, de privations, de destructions, de départs déchirants et de deuils, et puis, un jour, enfin !...

Le lundi 18 novembre 1918, alors qu'Albert a dix ans depuis peu, les uniformes bleu horizon investissent la ville, plébiscités par les Dambachois.

Des drapeaux tricolores sont taillés à la hâte dans les étoffes les plus diverses.

Les soldats français distribuent aux enfants des cartes postales sur lesquelles a été imprimée La Marseillaise.

Premier contact tangible d'Albert avec la France. Début d'une belle histoire...

Seul bémol mais non des moindres pour les petits Alsaciens habitués à parler le dialecte local à la maison et l'allemand en classe : Le français devient aussitôt langue unique et obligatoire à l'école. Du jour au lendemain, tout ou presque est à réapprendre autrement. Albert n'oubliera pas le choc ressenti, mais il se met au travail sans attendre. Maintenir le cap, déjà...

La vie reprend son cours à Dambach-la-Ville, la langue française s'y réimplante, avec parfois d'inévitables difficultés. Il est heureusement un langage universel, celui de la musique, et la musique, les Dambachois l'ont depuis toujours dans le sang. Des années plus tard, à l'automne de 1973, leur fanfare fera d'ailleurs si bonne figure à la télévision dans le film *La famille Grossfelder*, du réalisateur Jean L'Hôte, que, le 14 juillet suivant, le nouveau président de la République, musicien à ses heures, tiendra à l'inviter à l'Élysée ...

Mais, au début de 1919, la fanfare de Dambach en est encore à renaître de ses cendres. Le jeune Albert s'y inscrit aussitôt et y restera jusqu'à ses vingt ans. Il s'y révèle d'emblée aussi brillant qu'à l'école où le maître a depuis longtemps conseillé à Léonce et Marie Haensler de

laisser leur fils cadet continuer les études.

Concilier dans une même vocation son amour de la France et celui de la musique, tel est le rêve d'Albert. Le service militaire va lui permettre de le concrétiser.

Incorporé à Vincennes au 32^e régiment d'artillerie divisionnaire (32^e R.A.D) qui tient garnison au fort de Charenton sur la commune voisine de Maisons-Alfort, il y devient rapidement chef de la fanfare.

Toujours à Vincennes, il entre ensuite au 182^e régiment d'artillerie lourde tractée (182^e R.A.L.T), et poursuit parallèlement sa carrière musicale, de 1930 à 1939, comme soliste à la célèbre fanfare des Halles centrales de Paris (les musiciens portent la tenue des Forts des halles et vont en délégation chaque 1er mai porter le muguet au Président de la République). Parrainé par Raoul Ponsen, trompette-major de la fanfare de la cavalerie, il est ensuite soliste sous la direction de M. Prodhomme, trompette-major de la garde républicaine.

Lorsque, le 3 septembre 1939, à la suite de l'invasion de la Pologne, la France déclare la guerre à l'Allemagne, Albert se sent éperdument heureux et chanceux d'appartenir à l'armée française, de ne pas risquer l'infamie d'être enrôlé de force dans l'armée allemande, tels les malheureux de sa génération restés en terre d'Alsace. Il lui reste à espérer de ne pas devoir affronter les uns ou les autres dans le feu d'une bataille...

Lui-même est alors en service au 24^e régiment d'artillerie (24^e R.A), régiment de guides à cheval, qui, dès le mois de janvier 1940, va prendre position de part et d'autre de la ligne Maginot. En juin 1940, la bataille sur la rive gauche de l'Aisne est des plus violentes. Le 11 juin, l'état-major ordonne le repli. Le 15, les hommes du 24^e R.A, eux, franchissent Verdun et Bar-le-Duc. Le 17, Pétain appelle au cessez-le-feu. Le 24^e R.A s'obstine. Il attendra le 23 juin 1940, soit le lendemain de l'armistice signé le 22 à Rethondes, pour se résoudre à mettre armes et matériel hors d'usage.

Albert recevra plus tard la médaille des anciens combattants 1939-1945.

Pour l'heure, le vaillant 24^e R.A fait partie des huit seuls régiments

Pas Redoublé avec
2. couplets chantés

La Blagnacaise

Musique et paroles
de A. HAENSLE

que la France choisit pour constituer l'armée d'armistice que le Reich l'a autorisée à conserver en zone libre, armée transitoire et restreinte, composée d'unités particulièrement valeureuses, et qui sera dissoute par Hitler le 27 novembre 1942 à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord.

De l'été 1940 à la fin de novembre 1942, le 24^e R.A est un temps cantonné à Toulouse.

Albert continue de diriger les trompettes de son régiment. (Longtemps après, les 4 et 5 juin 1977, les liens profonds tissés dans l'adversité entre les hommes et leur chef amèneront Albert à organiser à Blagnac d'émouvantes retrouvailles.)

Ensuite, de 1943 à la Libération, il devient instructeur principal à la fanfare de la Musique nationale de la police. Durant l'Occupation, un officier allemand lui propose à plusieurs reprises avec insistance un poste d'interprète. Albert refuse chaque fois avec énergie mais, face à cet officier qui n'est sans doute pas des pires, lui seul sait combien sa belle assurance n'est que de façade...

Le 8 décembre 1944, un décret du Général de Gaulle crée les Compagnies républicaines de sécurité. Albert a 36 ans, il s'empresse de les rejoindre et se trouve affecté à Toulouse où il sera durant 22 ans brigadier de la Sûreté nationale (sa présence en région toulousaine ne sera interrompue que brièvement, une dizaine d'années plus tard, par une mission en Algérie au commencement du conflit).

Très vite, en cet immédiat après-guerre, ont lieu les premiers contacts avec la toute nouvelle formation musicale de Blagnac, puis le départ du chef Jean Luguëtis, en 1948, et la passation des commandes à Albert qui devient ainsi à son tour chef de la clique.

Rigoureux, talentueux, bardé de distinctions, mais humble et très humain avec ces jeunes qu'il appellera très vite « mes enfants », il se prend de sympathie pour

« ces gamins qui jouent autant d'oreille que de cœur la musique des rassemblements populaires ».

C'est au début des années 1950 qu'Albert s'installe à Blagnac avec sa jeune femme, Jeanne, et leurs fils Maurice et Michel, venant du quartier toulousain des Minimes où les deux garçons sont nés à deux pas du canal du Midi.

Michel dit aujourd'hui n'avoir aucun souvenir que son père ait jamais pris une décision qui ne soit juste... ce qui n'exclut pas à l'occasion une certaine sévérité... Un bon militaire ne saurait badiner avec l'obéissance et la bonne éducation !

En revanche c'est un papa souvent distrait qui peut s'interrompre en

plein repas, se mettre à pianoter sur un coin de la table, puis se précipiter à son bureau pour fixer l'inspiration avant qu'elle ne s'enfuie. Très vite retentit le tic-tac du métronome, et pas question alors d'aller déranger ce papa artiste.

De l'âge de six ans jusqu'à plus de vingt ans, Michel participe activement à l'aventure, successivement tambour, clairon, trompette d'harmonie, trompette de cavalerie. Maurice, lui, est plus attiré par les livres que par les gammes et autres arpèges... Pour le garder quand même à ses côtés, Albert, fin diplomate, lui décerne le titre de porte-drapeau.

Il convient de rappeler qu'Albert Haensler ne fut pas seulement le chef aimé et respecté des musiciens blagnacais durant trente-sept ans, ou le vice-président des Fanfares du Haut-Languedoc, c'était aussi un compositeur reconnu, tant par la SACEM que par le monde artistique et par le public.

Fleurs d'Alsace, *France glorieuse*, *Bergeronnette*, *La Blagnacaise*, *Relève*, *Salut à Lézat*, *La Murétaine*, *Petite perle*, *Sur les bords de la Garonne*, *Violettes toulousaines*, *La Plaisançoise*, sont autant de titres, autant de preuves, que la musique jalonna l'ensemble de sa vie.

Il fut enfin l'arrangeur de *Dansons*, *chantons*, *Majorett's*, à l'unisson, qui accompagne encore nos fêtes.

Cette carrière musicale et les nombreux contacts qu'il y noua lui permirent par ailleurs de donner libre cours à son sens inné de l'amitié et de la joie. Maurice et Michel se souviennent encore de l'affectueuse complicité ponctuée d'énormes éclats de rire communicatifs qui l'unissait à son grand ami Germain Maleture, le Président des Fanfares du Haut-Languedoc.

Ses décorations et distinctions témoignent d'un parcours qui pourrait inspirer bien des pages : Médaille des anciens combattants 1939-1945,

FLEURS D'ALSACE
VALSE

A. HAENSLER

1^{er} Clairons à 2 pistons
Cornet, Bugle ou Trompette

a Tempo
1 ou 2 Trp. la 2^e fois après § seul! (bien en d-hors)

Mouv! vif

rit.

f *ff* *p* *f*

sfz *sfz* *p* *sfz*

2^e fois: Al Coda

1. 2.

TRIO

f *ff* *p* *p* *f* *mf* *ff* *mf* *ff*

1. 2.

1. 2.

presser jusqu'à la fin

CODA

f *ff*

1. 2.

Editions Robert MARTIN, CHARNAY-lès-MÂCON (S. & L.)

R. 1027 M.

Tous droits réservés

déjà citée, médaille d'honneur de la police ; croix de chevalier puis croix d'officier du Mérite et du dévouement français ; médaille de l'union des fanfares de France... Elles ne lui ont pas été décernées par hasard...

Albert Haensler avait passé le flambeau de la Batterie-fanfare de Blagnac, à la fin de 1985.

Il est décédé à Grenade-sur-Garonne le lundi 6 avril 1998.

Je me souviens du jour où j'ai rencontré ce grand monsieur pour la première fois.

Le bonheur et la fierté illuminaient son regard clair, beau comme



◀
1972 :
Albert Haensler
au centre
à côté de
Jacques Puig

un ciel d'Alsace.

C'était à Blagnac, le samedi 24 juin 1967, pour le mariage de son fils Maurice (qui fêtait ses 22 ans le même jour) avec Juliette Pieri, ma meilleure amie d'enfance.

Sur le parvis de l'église Saint-Pierre, le soleil faisait resplendir les uniformes et les cuivres.

La batterie-fanfare se surpassa.

Les jeunes mariés travaillaient alors en région parisienne. Dans les années qui suivirent, lorsqu'Albert se rendait au congrès de l'UFF, (Union des fanfares de France), organisé à Paris, au célèbre hôtel Lutetia, par Pierre-Christian Taittinger, président de l'UFF, il y avait toujours une invitation pour Maurice et Juliette. Ensuite avait lieu un magnifique concert dans un café du Châtelet.

Maurice et Juliette en ont encore le souvenir au cœur.

Albert Haensler était un homme paisible, mais déterminé.

Un lien discret, mais indestructible, l'a uni à ses fils Maurice et Michel, devenus grâce à lui Blagnacais d'adoption, puis plus tard à Sylvie, Patrick et Christophe, Véronique et Didier, leurs enfants. Tous ont hérité sa droiture, son goût de l'engagement et du travail bien fait. Entourés aujourd'hui par la nouvelle génération, ils sont les gardiens fidèles du souvenir de l'homme d'exception que fut Albert, et ils savent se montrer dignes de lui.

Il y a déjà seize ans que le grand frère affectueux a retrouvé sa petite sœur Jeanne, au pays de l'Harmonie.

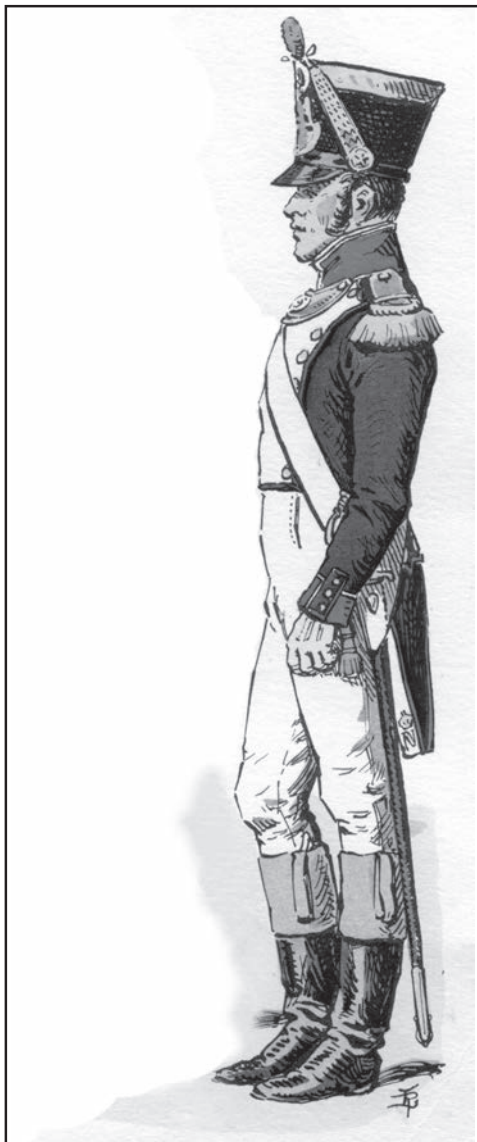
Anne-Marie Ducos de Lahitte
mars 2014

Je remercie de tout cœur Maurice et Michel d'avoir si bien éclairé ma lanterne en me confiant leurs souvenirs, touchants ou drôles, toujours empreints d'humanité. Chaque fois que nous avons, avec beaucoup d'émotion, parlé de leur papa, la présence d'Albert était tangible, et j'ai été frappée par la profondeur et la fidélité de leur amour filial, intactes.

Merci à Christiane, l'épouse de Michel, pour la chaleur de son accueil et pour ses infatigables recherches généalogiques qui inscrivent Albert et tous les siens dans une belle lignée.

Merci enfin à toi, petite Juliette, d'avoir mis à ma disposition toutes ces coupures de journaux soigneusement sauvegardées au fil du temps, annotées et classées avec ta conscience habituelle et toute l'affection que tu vouais à ton beau-père. Même jaunies et si peu présentables, elles ont été pour moi une base de départ vraiment précieuse et ont utilement sécurisé ma démarche. Merci à ceux qui n'ont pas oublié Albert et ont bien voulu m'aider à « déchiffrer la partition » ...

Blagnacais décorés au XIX^e siècle (2^e partie)



François Broquère (Auch 1774 - Carbone 1842)

À l'aube du XIX^e siècle, le cavalier Broquère totalise déjà six ans de services effectués au 14^e régiment de chasseurs à cheval sous la Ire République. Simple brigadier malgré trois campagnes militaires dans les Pyrénées, en Vendée et en Italie, il décide d'intégrer l'infanterie napoléonienne. Dès lors, sa compétence enfin reconnue lui vaut une progression de carrière régulière. Il s'illustre notamment pendant la longue campagne d'Espagne et obtient les épaulettes d'officier au 142^e d'infanterie de ligne.

Désormais lieutenant, il combat en Allemagne en 1813 puis en France l'année suivante lors de l'invasion de notre pays par les armées monarchiques européennes. L'étoile de la Légion d'honneur décernée le 25 février 1814 récompense son audace.

Hélas Napoléon vaincu abdique deux mois plus tard. La monarchie restaurée congédie les officiers bonapartistes de la Grande Armée en leur accordant une modeste demi-solde de retraite.

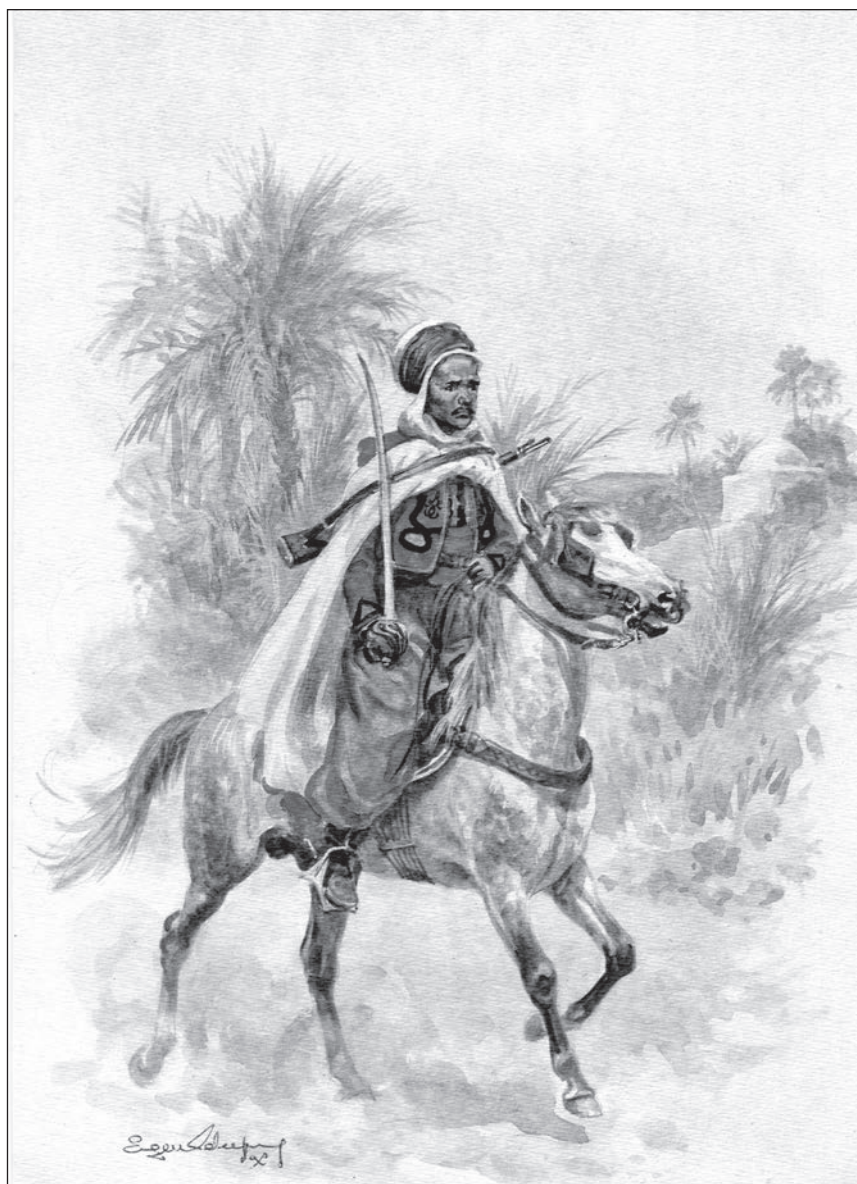
◀
Le lieutenant
Broquère en 1813
par Rousselot

Broquère s'établit d'abord à Toulouse. En 1836, âgé de 62 ans et prématurément vieilli par six blessures de guerre, il décide de se rapprocher de sa fille Marie et de son gendre Antoine Higou-nenc domiciliés à Blagnac. C'est dans une maison du quartier Pontil située au centre du village qu'il choisit de demeurer pendant quatre ans. Les archives municipales de la commune conservent deux amusantes lettres adressées au maire par le glorieux retraité, concernant un conflit familial avec son gendre (cote1i1).

En août 1840, il se retire à Carbone en Com-minge où il s'éteint deux ans plus tard.

Jean Théodore Herqué (Blagnac 1855 - ?)

La France de la Belle Époque connaît plusieurs décennies de prospérité. Son immense empire colonial attire les jeunes gens épris d'aventure et de dépaysement. Le jeune Blagnacais Théodore Herqué en fait partie. Âgé de 17 ans en 1872, il s'engage dans l'Armée d'Afrique du nord où il sert pendant 12 ans dans divers régiments de



◀ **Spahis de l'Armée d'Afrique (fin XIX^e s.) par Maître Lelièvre peintre officiel des Armées**

cavalerie. Il endosse successivement les beaux uniformes de chasseur d'Afrique, de spahis et de hussard. Fier de ses épaulettes d'officier obtenues en 1884, il retourne en France, intègre la gendarmerie avec

le grade de sous-lieutenant et épouse une jeune nancéenne qui lui donnera un fils et une fille. L'étoile de la Légion d'honneur lui est décernée le 9 juillet 1892.

De 1899 à 1907, il sert à Madagascar, à la Réunion et en Indochine. Nommé chef d'escadron, il retourne en France où il est admis, en plein cœur de la capitale, à l'État Major Général de la Gendarmerie. On perd sa trace à partir de cette véritable apothéose de sa carrière.

Edmond Kelly (Blagnac 1851 - ?)

Fils de Robert et de Sarah Palach, propriétaires domiciliés « Borde de Bosc » à Blagnac, Edmond Kelly voit le jour le 29 mai 1851. Les raisons de la présence en pays toulousain de cette famille au nom d'origine irlandaise restent un mystère. Il est par contre certain qu'Edmond a reçu une solide formation. Les grands moments de son parcours en témoignent :

1870 : Bac ès lettres à l'université de Columbia (U.S.A)

1875 : Avocat aux États-Unis

1884 : Licencié en droit à l'université de Paris

De 1885 à 1891 : Conseiller à l'ambassade des États-Unis

1894 : Professeur de droit international à l'université de Columbia

De 1894 à 1898 : À nouveau avocat aux États-Unis

Fin 1899 : À nouveau conseiller à l'ambassade des États-Unis

Edmond Kelly est l'auteur de deux ouvrages de référence publiés en anglais aux États-Unis :

« le mariage en droit français » et « Gouvernement et évolution humaine ».

Le ministère français des affaires étrangères le qualifie de « Citoyen américain résidant en France » lors de sa remise d'étoile de chevalier de la légion d'honneur, le 15 octobre 1905. Nous ignorons la date d'acquisition de sa nouvelle nationalité.

Albert Louis Blondel (Blagnac 1849 - ?)

Fils de Louis, fermier du domaine dit « de Colomeras » et de Marie-Rose Portes, habitants de Blagnac, Albert Louis Blondel voit le jour le 19 mai 1849. Formé au beau métier de facteur de pianos et aux techniques du commerce international, il interrompt temporairement sa carrière par patriotisme et s'engage dans notre armée confrontée, en 1870, à l'invasion allemande. Hélas, la défaite française est écrasante. Six semaines à peine après la déclaration de guerre, l'empereur Napoléon III capitule et nous perdons l'Alsace et la Lorraine.

De retour à la vie civile, Blondel devient en quelques années le directeur de la prestigieuse société d'instruments de musique Erard. Dès 1777, son fondateur Sébastien Erard élève à un haut niveau d'excellence ses pianos bientôt célèbres dans toute l'Europe. Fabriqués en France, ils s'exportent particulièrement bien en Angleterre et en Belgique.

Âgé de 51 ans en 1900, Blondel est chargé d'organiser une partie de la section française à la monumentale exposition universelle de Paris. Sa contribution efficace lui vaut la considération du ministre du commerce. Déjà titulaire de l'étoile de chevalier de la Légion d'honneur depuis 1888, il s'élève dans la hiérarchie de l'Ordre au grade d'officier en 1900 et enfin de commandeur en 1926. Cette dernière promotion récompense « 46 ans de pratique artistique, commerciale et industrielle. »

Saluons le beau parcours du fils du fermier blagnacais.

Jacques Sicart

SOURCES

- Archives municipales de Blagnac
- TULARD (Jean) Dictionnaire Napoléon
- Site Léonore
- Souvenirs de Jean-Louis Rocolle

►
Jeunes filles
au piano,
1892
par Renoir



Abel Fabre au musée du Vieux-Toulouse



Créée dans le cadre de la loi du 1^{er} juillet 1901, l'association « les Toulousains de Toulouse » compte de nos jours 1500 adhérents. Elle assure la protection et la promotion du patrimoine régional, publie une revue mensuelle, organise expositions et sorties culturelles. Elle gère le musée du Vieux-Toulouse situé dans le bel hôtel Dumay datant du XVI^e siècle.

Membre éminent de cette association, le sculpteur blagnacais Abel Fabre (1846-1922) lui lègue plusieurs sculptures et aquarelles présentées lors de la récente exposition temporaire :

Loulou :

Admirable relief du visage d'une jeune fille à la Belle Époque. Nous ignorons son âge et son nom. Son parcours reste un mystère, probablement pour toujours.

Projet de monument funéraire d'Aristide Bergès (1834-1904)

Natif de l'Ariège, cet ingénieur est à l'origine d'une invention capitale. Il réalise la première utilisation des hautes chutes d'eau pour alimenter, par conduites forcées, les turbines hydrauliques afin d'appliquer l'énergie captée à une dynamo de Gramme et de produire ainsi l'électricité. À sa mort, un appel d'offre est présenté à plusieurs artistes afin de sélectionner une proposition de monument funéraire. Le projet d'Abel Fabre représente une jeune femme éplorée au centre d'un temple en ruines. C'est cependant le projet du sculpteur Chiattonne qui obtient la commande. Son œuvre se trouve au cimetière Terre-Cabade de Toulouse.



Relief du buste d'Aristide Labéda

Fils de Jacques, directeur d'école, Antoine Isidore Aristide Labéda voit le jour à Toulouse le 1^{er} mars 1838. Titulaire d'un doctorat en médecine en 1865, il devient chirurgien puis professeur et enfin doyen de la faculté de médecine de la Ville rose.

Conseiller municipal de 1884 à 1888, il préside la délégation spéciale remplaçant la municipalité Serres en 1894. Il reçoit l'étoile de la Légion d'honneur le 2 juillet 1905 et s'éteint deux ans plus tard. Une rue du centre de Toulouse porte son nom.

►
Relief
du buste
d'Aristide
Labéda



Quelques aquarelles d'Abel Fabre conservées au Musée du Vieux-Toulouse sont présentées en couleur en troisième de couverture.

Nous remercions les Toulousains de Toulouse.

Jacques Sicart

Le monastère des Dominicaines à Blagnac - pendant la guerre (1939-1946)

Sœur Marie-Ancilla, religieuse dominicaine au monastère de Lourdes a assuré le dépouillement des archives de plusieurs monastères de son Ordre. Au cours de ses recherches, elle a trouvé d'importants documents relatifs au couvent de Blagnac pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle en a tiré un article de quelques pages qu'elle nous a envoyé et permis de publier dans notre revue.



Le monastère de Blagnac est un monastère cistercien construit au XIX^e siècle sur une partie de la propriété du Domaine de Maniban⁽¹⁾. Le développement de la ville nuisant au retrait que nécessite la vie des Trappistines, les sœurs, en 1938, décidèrent de partir au Rivet et cherchaient une communauté religieuse qui reprendrait leur monastère. Or les dominicaines d'Angoulême, fondation du monastère de Lourdes en 1929⁽²⁾, cherchaient un lieu pour transférer leur communauté qui périssait par manque de

ressources et de sœurs. Par ailleurs, les conditions locales ne leur donnaient aucune chance de prospérer. À la faveur de l'élection de Mère Marie du Christ de Marliave comme prieure en 1938, le transfert put avoir lieu. Dans un contexte économique et politique incertain, à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, la communauté se transporta donc à Blagnac.

La propriété des cisterciennes avait été démantelée en plusieurs lots. Les dominicaines achetèrent d'abord le monastère construit par les cisterciennes, le château du XVII^e siècle, et le terrain devant le château.

◀
Sœur
Marie-Ancilla

Elles agrandirent un peu la propriété par la suite et paradoxalement, la communauté connut un essor surprenant pendant la guerre.

L'installation à Blagnac (1939-1940)

Les premiers travaux

Alors que les dominicaines étaient encore à Angoulême, il avait été prévu que les cisterciennes emporteraient une partie du mobilier de l'église au Rivet ; une autre partie leur était prêtée ; une autre

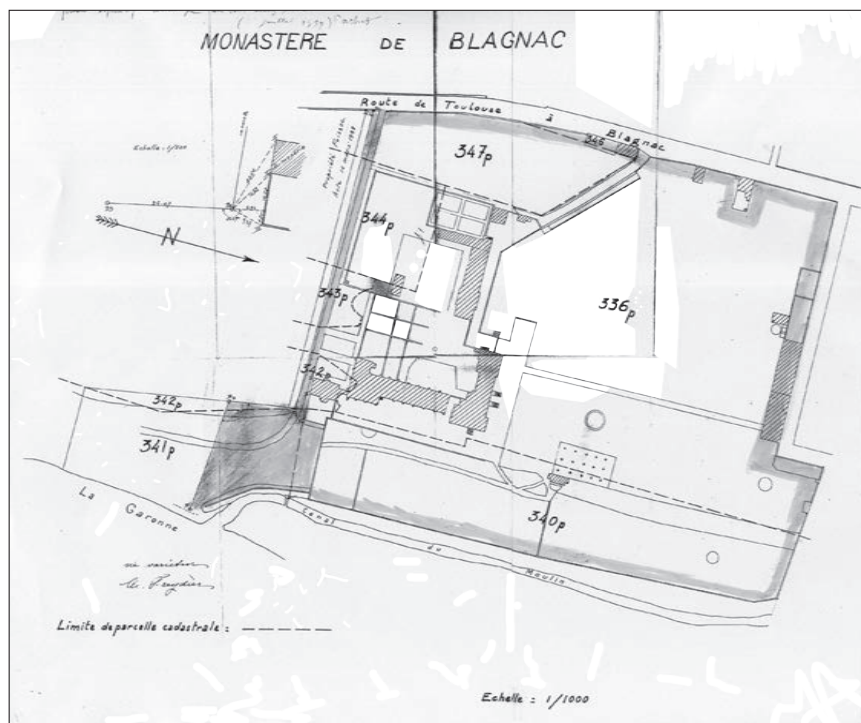
►
Le château
après
l'installation
des
Dominicaines



encore leur était vendue. Dès 1939, il fallut donc mettre à exécution les premiers travaux pour adapter le mobilier. Des réparations sont entreprises à l'hôtellerie et à la fin de 1939, il y avait déjà onze pensionnaires dans la pension de famille héritée des trappistines.

L'achat du monastère

Le plus urgent était l'acquisition du monastère : bâtiments et terrain, et aussi une partie du mobilier. Le plan ci-joint délimite les terrains achetés sous seing privé, devant M^e Rogé, le 9 août 1939. La vente de la propriété d'Angoulême, les Alliers, devait permettre de payer la première tranche de l'achat — 500.000 F. — qui devait être versée à l'abbesse le 15 août suivant. Mais alors que la vente était en bonne voie, elle est arrêtée à la fin de 1939 : l'acquéreur était mort subitement avant d'avoir signé l'acte d'achat. Les Alliers ne seront vendus que le 27 mai 1941. Un emprunt de 850.000 F. est donc fait en février 1940 avec l'accord du Saint-Siège.



◀ Achat du 9 août 1939

Achat du 9 août 1939

Malgré leur manque d'argent, les sœurs demandèrent à l'abbesse du Rivet, sœur Marie Madeleine Fraydier, de pouvoir acheter aussi une partie du terrain Foissac pour faire une allée le long de l'hôtellerie. Elles y ajoutèrent le jardin situé au bord de la Garonne, car le paiement était assuré moralement par une bienfaitrice anonyme. L'achat fut conclu le 9 novembre 1940. Il y en eut pour 25 000 Fr.

L'acte d'achat du monastère de Blagnac a été signé par la prieure des dominicaines et l'abbesse cistercienne, mais il fallait lui donner un statut légal, par une association propriétaire. Une S.C.I. fut donc créée en 1940 par M^e Rogé, notaire à Toulouse, prédécesseur de M^e Amiel. Dans toutes ces questions administratives, Mère Marie du Christ fut secondée par son cousin M. Marc Dufraisse, vice-président et secrétaire de la société, tandis que son beau-frère M. Jean Le Cour Grandmaison assurait la présidence⁽³⁾. En 1940, le brouillon des statuts de la nouvelle société doit être fait par M^e Esvarguel. Mais en mars, il attend encore des documents que doit lui fournir M. Dufraisse :

- 1°) La délibération de l'assemblée générale de la société des Trappistines autorisant l'apport immobilier à la nouvelle société.
- 2°) La copie des statuts de cette société des Trappistines.
- 3°) L'extrait des actes originaux de propriété avec état des transcriptions et inscription d'office.

L'abbesse du Rivet vient une huitaine de jours à Blagnac, en mars, pour étudier le projet. Le 5 juin, les statuts de la « Société Nouvelle de Blagnac », S. G. Anonyme Immobilière, sont déposés chez M^e Rogé, notaire à Toulouse. Le 13 juin, le conseil d'administration est constitué lors de la délibération du conseil d'administration : M. Jean Le Cour Grandmaison est président, M. Dufraisse, secrétaire, M. de Gramont de Villemontes⁽⁴⁾ administrateur. La Société est constituée pour acquérir et exploiter les Immeubles situés à Blagnac qui sont laissés en location aux Dominicaines.

Le 9 juillet 1941, l'abbesse demande qu'il soit inscrit dans l'acte d'achat que la totalité du prix doit être versée avant le 15 avril 1959. Les domi-

nicaines désirent ajouter, en plus d'une allée de l'hôtellerie — une partie du terrain Foissac — et du jardin au bord de la Garonne, le patus situé devant l'hôtellerie et la pointe qui descend vers le canal. Au mois d'août, l'abbesse rappelle qu'il faut aussi mettre dans l'acte de vente la petite servitude pour le passage de M. Foissac. Le 20 octobre 1941, les sœurs attendent de la préfecture, la permission d'acheter. L'achat fut conclu le 9 novembre 1941. Il y en eut pour 100 à 120.000 Fr. Le paiement était encore assuré moralement par une bienfaitrice anonyme. Curieusement, l'archevêque donna la permission d'acheter le 21 novembre.

La « Société Nouvelle de Blagnac », Société Civile Anonyme Immobilière existant au capital de 540.000 Fr., avec son siège à Blagnac, a été constituée « *suivant délibération de l'Assemblée Générale constitutive de ladite Société tenue le treize juin dix-neuf cent quarante et un sous une condition suspensive dont la réalisation est constatée par un acte reçu par Me Rogé [...] le dix neuf décembre mil neuf cent quarante et un* ». Le 15 juillet 1942, la « Société Nouvelle de Blagnac » fait l'acquisition de la « Société Agricole du Domaine de Maniban ».

L'achat d'une bande de terrain le long du chemin qui donne accès à



◀
Monastère vu
de la rive droite de
le Garonne

la route — Terrain Bailhé — est daté du 22 décembre 1943.

Fin 1943 : la propriété est acquise ; l'acte d'achat est signé. De nouvelles parcelles vinrent agrandir la propriété. Le 20 octobre 1946, c'est l'achat du « terrain Marcel » et le 15 février 1951, l'achat du terrain Foissac.

Le nom du monastère

En février 1942, les sœurs eurent l'autorisation d'associer au patronage de Notre-Dame des Sept-Douleurs sur le monastère, celui de sainte Catherine de Sienne. Sous ce vocable, en effet, avait existé au XVII^e siècle, au cœur de la ville de Toulouse, un fervent monastère dominicain fondé par Mme de Borret, née de Costa (Mère Marie de Jésus) et qui avait été spirituellement associé au couvent des Pères dominicains de la réforme de Michaëlis. Il disparut à la Révolution : les sœurs furent dispersées et les bâtiments rasés. Il avait été à l'origine des deux monastères parisiens : celui de la Croix (Etiolles) et celui des Filles de Saint-Thomas (Clairefontaine)⁽⁵⁾.

Le vocable de Notre-Dame-des-Douleurs aura une influence profonde sur la communauté. Mère Marie du Christ disait aux jeunes qui entraient que c'était la spiritualité de la communauté et celles-ci acceptaient. Cette orientation sera renforcée après la guerre par la présence du vitrail des mystères douloureux, œuvre de L. Mazetier, en face du chœur, donc présent devant les yeux des sœurs chaque fois qu'elles entraient au chœur.

Les événements

Les réfugiés

Après la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, arrive le printemps 1940 avec la débâcle et l'exode des populations.

L'hôtellerie du monastère fut remplie avec des réfugiés français et belges ; des Juifs aussi sont venus demander l'hospitalité, mais il n'était pas possible de les recevoir en clôture.

Un matin, entre le 20 et le 22 mai, la prieure reçoit un télégramme de la prieure du monastère de Châtenay, près de Paris : « Arrivons trois ». Or, le lendemain, quelle surprise pour la petite communauté

de Blagnac, lorsqu'à la porte de clôture ce furent trente sœurs — les deux tiers de la communauté de Châtenay — qui se présentèrent, au lieu des trois qu'elle attendait ! La porte leur fut grand ouverte, alors qu'il était difficile de se procurer de la nourriture pour tant de monde. Les sœurs de Châtenay furent reçues en clôture : un dortoir des cisterciennes leur fut octroyé, qui garda le nom de « dortoir de Châtenay ».

L'une d'elles, sœur Marie Thomas de Broglie, fit à Blagnac sa profession solennelle le 24 octobre 1940, entre les mains de Mère Marie Réginald du Sacré-Cœur, prieure de Châtenay, à la grille du chapitre, en présence du P. Garrigou-Lagrange, délégué de M^{gr} Saliège, évêque de Toulouse, et des trois témoins exigés. Elle changea son nom en celui de sœur Michel-Thomas de la Croix.

Le 9 novembre 1940, il y eut un vote pour l'admission dans la communauté de trois sœurs de Châtenay prêtées pour quatre ans à partir du 4 août 1940, en remerciement de l'accueil reçu : sœur Marie [Alain] de la Trinité, sœur Marie Dominique, et sœur Marie de l'Annonciation qui était juive et fut cachée à Blagnac tout le temps de la guerre sous une fausse identité.

Les sœurs de Châtenay restèrent jusqu'au 23 juin 1941, puis regagnèrent la zone occupée.

Mais comme sœur Dominique n'avait pu rester, Blagnac vote, le 30 avril 1941, pour demander si sœur Marie-Thomas ne pourrait pas la remplacer pour trois ans ; ce qui fut fait. Au terme de ce laps de temps, un indult daté du 13 juin 1944 autorisa son affiliation à Blagnac. Le 20 novembre 1943, le prêtre de sœur Marie [Alain] de la Trinité prenant fin le 4 août 1944, et son retour dans son monastère d'origine étant prévu pour le 29 décembre, sœur Marie Réginald vient prendre sa place. Le début du prêtre était daté du 14 juin. Elle fut affiliée au bout de dix ans.

L'occupation allemande (1943-1944).

L'occupation de l'hôtellerie et de l'aumônerie.

L'armée allemande envahit la zone libre en novembre 1942. Le 12 novembre, le couvre-feu est imposé à Blagnac : les citoyens doivent



▲ Ensemble des bâtiments du monastère
6 : hôtellerie,
7 : mess des officiers,
13 : aumônerie

prendre des mesures pour camoufler les lumières. Or, à quelques centaines de mètres de Blagnac se situait un aérodrome qui était en cours d'aménagement en 1939⁽⁶⁾. Les Allemands occupent l'aéroport et les usines de l'A.R.A.A. (Ateliers de Réparations de l'Armée de l'Air). La Luftwaffe installe une école de pilotage de chasse et une base de bombardiers approvisionnés par une voie ferrée construite de Colomiers à Blagnac. C'est pourquoi, le 19 juillet 1943, l'hôtellerie du monastère est réquisitionnée pour être occupée par deux cents soldats allemands appartenant aux troupes au sol de la Luftwaffe. Ce voisinage était extrêmement gênant pour les sœurs, comme on le devine aisément. Tous les pensionnaires durent partir et les sœurs externes furent contraintes à se replier à l'aumônerie. Un tour fut installé au jardin de la sacristie pour communiquer avec elles, leur passer les repas, etc. Les sœurs étaient obligées de recevoir leurs parents soit au minuscule parloir de la ferme situé alors près du



◀
**Soute
à munitions**

vieux portail et jouxtant la porcherie (!) soit à la grille du chapitre, soit au guichet de la sacristie parfois. Le grand parloir était en effet condamné. Cependant, c'est là que la prieure se rendit en quelques occasions pour y recevoir l'officier supérieur.

Le samedi 23 octobre, la procureure est avertie par les Allemands qu'ils ont l'intention d'occuper une partie de l'aumônerie. Il faudra aménager les locaux pour assurer aux sœurs tourières une solitude relative. — La plupart du temps, les Allemands étaient accompagnés d'un interprète « genre cinquième colonne », mi-Alsacien, mi-Allemand : les affaires étaient alors beaucoup plus difficiles à traiter, car il s'interposait.

Le mardi 26, visite des Allemands. Ils réoccupent l'hôtellerie laissée vacante quelques jours et comptent y loger cent vingt-cinq soldats qu'ils nourriront sur place.

L'officier demande à voir la prieure et lui explique que ses hommes sont à l'étroit à l'hôtellerie, qu'il n'y a plus de place, ni à Blagnac, ni dans les environs, que le bâtiment qu'il aperçoit de l'autre côté de la cour paraît très vaste et que les sœurs pourraient peut-être le lui céder. Il demande à entrer pour le visiter. La prieure répond que cela est impossible, que le monastère est sous la règle de la clôture et que le Pape, seul, pourrait donner une telle permission. L'officier insiste. La prieure, debout derrière la grille refuse fermement et elle obtient

gain de cause, grâce à la grille... La visite de l'intérieur restera toujours à l'ordre du jour. Invariablement, la clôture avec un « grand C » leur est opposée, clôture que ne franchit même pas l'archevêque en dehors des cas précis et prévus. Il faut une autorisation du Pape. Sœur Marie sert d'interprète. Mais en fait, la clôture était à sens unique : les Mères en sortiront chaque fois qu'il faudra se montrer ferme et qu'il y aura nécessité de se rendre compte de visu. Les Allemands auraient pu s'imposer, puisqu'ils étaient vainqueurs, mais la communauté a été protégée. Tout d'abord agacés par la clôture, ils devinrent très corrects. Non catholiques, ils avertirent leurs camarades catholiques de l'heure des offices.

Entre le 26 et le 29 octobre, les petits compagnons de France des chantiers de Jeunesse ont été requis pour l'aménagement du dortoir des retraitantes en chambrée à couchettes superposées. L'aménagement commença par un massacre : les cloisons furent jetées par les fenêtres avec la désinvolture de gamins français au service de l'occupant.

Dans la nuit du 7 au 8 novembre, la communauté célébrait les matines lorsque la musique des réjouissances des soldats leur parvient : un banquet était accompagné de chants et de danse... avec la légèreté du pas de l'oie. Ce fut un imprévu inédit, mais malheureusement, à répétition.

Le 2 mai 1944, la prieure reçoit une circulaire du service des réquisitions de la commune de Blagnac, l'avertissant que, « Vu la circulaire 98 R A de M. le Ministre, Secrétaire d'État à l'Économie Nationale et aux Finances, en date du 25 Mars 1943 », le terrain se trouvant en bordure de l'avenue du Général Compans sera réquisitionné par les autorités allemandes d'occupation. C'est là que furent installés les baraquements. Le 10 juillet 1944, les Allemands s'approprient toute l'hôtellerie et les sœurs tourières sont reléguées dans une villa sur la route de Blagnac.

Les bombardements

Le 23 janvier 1944, une explosion survenue à l'A.R.A.A. endommage des vitraux dans le cloître et fait voler des vitres en éclats.

5-6 avril 1944, nuit du mercredi au jeudi saint.

Les concerts de D.C.A.⁽⁷⁾ ont commencé en janvier. Une tranchée⁽⁸⁾ a été aménagée dans le jardin. Le mercredi saint 5 avril, les nouvelles étaient rares, le climat lourd, les consignes de défense passive de plus en plus strictes. On chuchotait : bombardements prochains sur Toulouse Blagnac, l'aéroport. Les occupants de l'hôtellerie avaient construit dans le champ une petite bâtisse au bord du talus qui servait de soute à munitions. Un poste de D.C.A. fonctionnait là. Une autre petite maison était construite au milieu de l'allée conduisant de la route de Blagnac au monastère.

Le 6 avril, à minuit vingt-cinq, des flammes descendent à l'horizon nord-ouest. La D.C.A. tire sans discontinuer. Le fracas des bombes se rapproche et s'intensifie. Une quarantaine d'avions anglais larguent leurs bombes sur les objectifs blagnacais. Les aviateurs doivent être bien renseignés, car leurs cibles sont atteintes avec une grande précision. Les Ateliers Industriels de l'Air (A.I.A.) sont détruits, la maison Bégué à Rouaix (actuellement rue du 11 novembre 1918) qui abrite les installations radio de l'armée allemande pulvérisée, le château de



◀ Mur du mess des officiers

Layrac qui abrite des services d'État-major, rasé lui aussi⁽⁹⁾. Toute la communauté descend dans le sous-sol du château et récite le Rosaire. Le vacarme devient de plus en plus infernal : « On dirait que l'on saisit le vieux château à bras le corps et qu'on le secoue comme un arbre fruitier. Les vitres se brisent et volent en éclats. Les portes s'ouvrent et battent. » Les malades sont descendues. Mère Rose Marie descend aussi rapidement qu'elle peut à travers couloirs et escaliers, aveuglée par les éclairs des bombes et des fusées, assourdie par les éclatements. Elle longe les fenêtres et les vitres se brisent au moment de son passage. Mère Marie Albert descend aussi au bras de l'infirmière, sœur Marie Thomas, et de sœur Marie Vincent. Sœur Marie Hyacinthe va chercher les tourières à la porte de clôture : dans le cloître, les déplacements d'air lui donnent l'impression de l'emporter. Tout tremble. Tout vibre. Les plâtres des cloisons tombent. Les vitres et les vitraux continuent à se briser. Sœur Marie Thomas pense au compteur de gaz qui n'a pas été fermé : la ville ne coupe que l'électricité.

« Accompagnée de Mère sous-prieure, elle va à la buchère (terme local) et entrouvre la porte extérieure pour s'éclairer et agir plus vite. Un gros avion rase le toit. Quelques secondes, et elle perçoit le sifflement d'une bombe. La déflagration lui rejette la porte sur le dos. Les Allemands qui étaient dans leur tranchée devant l'hôtellerie diront par la suite qu'ils ont nettement vu un avion rasant le sol. Est-ce celui-là qui a lancé une bombe à retardement qui a fait sauter le lendemain à dix heures du matin, une villa à cinquante mètres du monastère et tué les trois Allemands qui l'occupaient ? » Peu à peu, le bruit s'apaise. Le vrombissement des avions s'éloigne. La D.C.A. se tait. Les sœurs remontent du sous-sol et regardent dehors. Une forte odeur de poudre les saisit à la gorge, qui pénètre, s'infiltré partout. Au loin, une lueur décèle le foyer d'un incendie.

Les sœurs font le tour du monastère : les vitraux sont brisés, dix rien que dans l'église. Le cloître du chapitre a peu souffert, mais l'autre aile est jonchée de verres cassés. Bon nombre de statues sont brisées. Toutes les fenêtres et leurs volets intérieurs se sont ouverts sous la pression de l'air. Certaines n'ont plus qu'une seule vitre. Des murs sont soufflés, des portes extérieures fendues, la barre de fer au bas

de l'escalier de « Châtenay » est arrachée. Plusieurs portes de cellules ont été ouvertes et ne se ferment plus. Au noviciat, la cloison qui soutient la voûte des cellules du sud est écartée, fendue et trouée sur une longueur de quinze mètres. Dans la cellule de sœur Marie Dominique, on trouve un éclat de bombe ou d'obus.

Pendant la fin de la nuit et une bonne partie de la journée du lendemain, ce sera le bruit de l'éclatement des bombes à retardement. Celles qui sont proches font tomber les vitraux à moitié brisés. « Les familles de la région sont en souci, elles aussi. Montauban et alentours, Grépiac (vingt-cinq kilomètres en direction de Pamiers) ont vu passer par centaines les vagues d'avions, entendu le bombardement et aperçu les lueurs d'incendie vers Montauban, les avions avaient commencé à lancer leur papier d'argent pour brouiller les radars et donc empêcher de les repérer. »

Le Vendredi saint 7 avril, la prieure est avertie que la cour de la ferme est envahie par des soldats allemands. Ce sont les soldats restés vingt-quatre heures dans leurs tranchées pour éviter les bombes à retardement. Ils arrivent de Saint-Martin-du-Touch très touchés. Avant d'en installer un certain nombre à l'hôtellerie, ils se reposent et dorment là, terrassés par les journées précédentes. À leur tête un catholique, dévot de la Vierge, avec qui des rapports très corrects s'engagent tout de suite.

Quatre canons de la D.C.A. sont installés dans la cour de l'aumônerie sous la fenêtre d'une postulante tourière — veuve de militaire — qui contemple, non sans amertume, les paniers d'obus disposés tout près. Heureusement, dès le mercredi de Pâques, les canons, flanqués d'une génératrice électrique entraînée par un moteur diesel dont le bourdonnement à l'heure de l'oraison n'était guère apprécié, partent pour une autre destination. Ils sont restés le temps de faire le réglage. Mais la postulante, ayant pris peur, était partie...

Les vitraux continuant à tomber, les sœurs disent l'office au chapitre, mais à Pâques l'église est réintégrée : les vitraux suspendus en équilibre ou en partie brisés ayant pu être enlevés.

Dès lors, les sœurs se préoccupèrent de creuser une tranchée dans

l'allée des cerisiers (dite allée Saint-Bernard).

Dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques.

Les sœurs font l'expérience de la tranchée, sous la direction du P. Bésiade et en compagnie des tourières. Lors d'une nouvelle alerte, elles vont au sous-sol du château.

Nuit du 28 au 29 avril.

Nouvelle alerte, sans suite.

Nuit du 2 au 3 mai.

La tranchée n'était pas encore achevée quand éclata le deuxième bombardement. Les sirènes donnèrent l'alerte vers vingt heures. La poudrerie nationale d'Empalot et les usines de Saint-Martin-du-Touch sont visées par les bombes des B 17 américains, et « Blagnac joue sa partie dans le concert de la D.C.A. » Mais le bruit est plus lointain que le mercredi saint. Les tourières et l'aumônier viennent se réfugier avec la communauté au sous-sol : réfectoire, petite laverie. Par trois fois, les avions rasant les toits. Le moulinet des mitrailleuses tape avec son claquement sec. Les « grappes d'oiseaux rouges » de la D.C.A. s'envolent. Les malades descendent. Mère Rose Marie, malade, obèse, est à bout de force. Les détonations et les éclairs accompagnent un vacarme continu. La malade fait une petite attaque et le Père donne une absolution générale. La prière est ininterrompue jusqu'à la fin de l'alerte. Les sœurs se retirent. Mère Rose Marie est au plus mal ; elle mourra le 3 mai, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Les alertes se multiplièrent de jour comme de nuit. Rapidement, selon la consigne, toutes les sœurs sortaient au jardin, chacune emportant son baluchon, laissant toutes portes et fenêtres ouvertes.

Le 25 juin.

Une alerte survient pendant la messe du dimanche, le 25 juin*. Les ateliers de l'A.I.A. et les positions allemandes autour de l'aérodrome sont à nouveau la cible des aviateurs. Environ cent cinquante appareils B 17 de l'aviation américaine, en cinq vagues successives, lâchent

leurs bombes à neuf heures, neuf heures trente. Comme ils opèrent à très haute altitude, la D.C.A. n'abat qu'un appareil qui s'est écrasé à Cornebarrieu.

Les sœurs vont à la tranchée. Les Allemands préviennent : « *Les voici* ». Mère Marie Albert, paralysée, est transportée sur un brancard alors que les bombes tombent décrivant leurs courbes dans le ciel d'azur. Lorsque les sœurs reviennent à l'air libre pour finir la messe, un épais nuage noir laisse soupçonner l'ampleur des ravages provoqués par les bombes incendiaires.

La proximité de l'aérodrome et la présence des troupes allemandes expliquent les trois bombardements de 1944 : la nuit du 5 au 6 avril ; la nuit du 2 au 3 mai et la journée du 25 juin.

Dans la nuit du 7 au 8 juillet 1944, il y eut neuf heures d'adoration nocturne, avec le Rosaire prêché par le P. de Dainville.

Vendredi 18 août.

La portière prévient la prieure que les miliciens⁽¹⁰⁾ accompagnés de la Gestapo la demandent à la ferme. On lui demande de perquisitionner et de prendre tout ce qui pourrait servir aux miliciens. Elle refuse : il y a la clôture. — « Pas de matériel à l'intérieur ? » — « Rien que des objets confiés par des amis. » C'est qu'il y avait toujours au grenier le dépôt du service de santé et qu'il ne fallait pas mentir. N'est-ce pas à ce titre exprès que l'officier les leur avait remis ? — « Par des amis, cela ne nous intéresse pas ; nous cherchons du matériel. » — « Vous nous donnez votre parole ? » — « Oui, monsieur. » — « Pas de linge, pas de draps ? » — « Non, monsieur. » — « Vous me donnez votre parole ? » — « Oui, monsieur. » Ils n'ont pas nommé les couvertures... Quelques phrases brèves, sèches. La prieure s'excuse de les recevoir au tour. Elle s'y sent plus à l'aise qu'au parler et eux-mêmes doivent l'être moins. Ils remontent en voiture...

Une perquisition était dangereuse : une sœur juive était cachée dans le monastère⁽¹¹⁾.

Le départ : samedi 19 août.

Les faits parlent d'eux-mêmes. Une énumération brutale, mais his-

torique, en a été écrite au fil des heures. Une nouvelle se propageait : « La Résistance avance, les Allemands s'en vont, ils feront tout sauter en partant. »

Dix heures trente. F., la bonne des Allemands, fait prévenir les sœurs par les menuisiers Albert et Louis, que les Allemands ont reçu l'ordre de partir dans la journée ou le lendemain, plus probablement vers quinze heures, et qu'ils vont faire sauter l'A.R.A.A.⁽¹²⁾. Le chef de la compagnie, interrogé, confirme la nouvelle. Il y aura du bruit, de la casse, des risques d'incendie. La maison ne sera pas sûre. Ils feront dire l'heure pour que les sœurs n'y restent pas. Elles doivent se tenir prêtes vers quatorze heures.

Onze heures. F. fait demander aux sœurs de lui garder du linge que les Allemands lui ont laissé. Refus, car c'était risqué.

Treize heures trente. Au moment de la récréation, les Allemands font passer leur volaille, lapins, oies, conserves, etc.

Quatorze heures. À la fin de la récréation, la danse commence. Vêpres, l'office des morts, le chapelet, sont chantés et récités au jardin sans omettre une cérémonie ni être troublées d'un fou rire.

Devant l'hôtellerie, deux brasiers sont allumés : pêle-mêle, les Allemands y jettent uniformes, linge, meubles, malles, bicyclettes, outils, machines, etc. Une épaisse fumée s'en dégage. À intervalles plus ou moins espacés, à l'A.R.A.A., des explosions se produisirent qui se rapprocheront de plus en plus et dureront jusqu'au dimanche matin. Dans l'après-midi, au monastère, les Allemands font sauter diverses machines, coffres-forts, etc. Les détonations et les déflagrations sont violentes. Les portes et fenêtres restent ouvertes pour diminuer les risques de dégâts.

Les occupants font passer divers produits en clôture. Pour activer, les sœurs dégagent la porte de clôture et appellent quatre de leurs ouvriers à l'aide. Mais les Allemands sont fidèles à la consigne : « Religieuses, oui. Pas de civils ici. »

Les malheureux soldats sont affolés, déçus, brisés. Déjà, plusieurs indices avaient permis de déceler l'étage de leur moral : l'un d'entre eux, âgé de vingt-deux ans, dont deux frères jumeaux se battaient

en Russie — l'un était porté disparu —, n'a-t-il pas pleuré toute une journée et refusé de partir pour la Normandie ? Ce ne sont plus que des hommes accablés et les sœurs touchent du doigt le fond unique de tout être humain. « Il y aura quatre jours durs, nous sommes coincés. » Tout d'abord, sevrées de nouvelles précises, les sœurs saisissent mal l'imminence du péril. Les maquisards ne leur paraissent pas si forts et elles les savent encore à quatorze kilomètres de Toulouse. Mais elles étaient loin de tout savoir, notamment en ce qui concerne les divers points de débarquements de la Méditerranée et le ravitaillement du maquis en munitions.

Les Allemands veulent tous un souvenir. Ils sentent un besoin de protection : médailles, cartes postales, chapelets. « Du spirituel », disent-ils.

Des détonations plus fortes se font entendre : une baraque de munitions saute, toute proche. Instinctivement, ceux qui sont là, à la porte, entrent au monastère. L'un apporte sa cantine avec ses lettres de famille, et ses affaires « pour les religieuses ». Un autre donne cinq cents francs « pour charité » ; un autre cinquante francs « pour des prières ». Il n'y a plus là que des hommes qui, vraisemblablement, ne reverront ni femmes, ni mères, ni enfants. Et de par leur vocation, les sœurs veulent se situer au-dessus de tout parti.

Dix-neuf heures trente. Les événements se précipitent. Les soldats acceptent l'aide des hommes pour faire passer ce qu'ils veulent donner par la porte et par une fenêtre entre les barreaux de fer.

Une rumeur plane : les maquisards. Soudain, un commandement bref : la compagnie sur pieds ! En un tour de main, tous se mettent en tenue. Les maquisards cernent le monastère : armes braquées sur nous le long de la Garonne, auxquels répondront celles des Allemands devant l'hôtellerie. La Prieure est pâle. Sans tarder, elle ordonne : « *Tout le monde à la tranchée* ». M. L'abbé Vernet prend le Saint-Sacrement, tous les ouvriers de la ferme entrent en clôture. F. et deux femmes qui feraient mieux de n'être pas chez les Allemands entrent aussi. Et commencent une soirée et une nuit inoubliables. Trois bra-

siers, qu'un léger vent active, éclairent de plus en plus de leur lueur rougeâtre le fond ouest et sud, au fur et à mesure que le jour baisse. Les détonations ponctuent l'atmosphère de leur rythme irrégulier, accompagnées au loin de canonnades vers Toulouse. Le couvent offre un aspect abandonné avec ses portes et fenêtres béantes.

Dans la tranchée, côte à côte, tous les habitants du monastère : les sœurs, les tourières venues de leur maison sur la route de Blagnac, les ouvriers, l'aumônier. Et auprès de tous, avec la simplicité de son passage en Galilée, Jésus-Hostie que tient amoureusement l'abbé Vernet. Le danger étant réel et proche, M. L'abbé donne dans la tranchée et au dehors à chaque extrémité, une absolution générale que tous reçoivent genoux à terre. Les sœurs récitent les complies puis les matines, et laudes des Pater à une heure. La prieure accompagnée d'une sœur et du fils des fermiers, va parcourir le monastère. À l'entrée de la tranchée, les flammes des incendies semblent lécher les murs de l'hôtellerie et les craquements des brasiers sont sinistres. Les reflets sur les toits moins élevés et dans les fenêtres du nouveau dortoir donnent l'impression que l'on parcourt le bâtiment neuf. Mais au retour des explorateurs, tout le monde est rassuré : un silence de mort plane sur les bâtiments extérieurs et intérieurs.

Vers deux heures, communion générale sur l'herbe. Avec la chape, chacune cache les parties blanches de l'habit. Mais les allées et venues ont donné l'alerte : deux balles sifflent ; tout le monde revient dans la tranchée.

Au petit jour, des sœurs vont s'étendre sur l'herbe. Dernier bruit : l'explosion d'un train de munitions ; des éclats traversent le jardin avec un sifflement perçant. Tout le monde s'allonge.

Puis les sœurs regagnent le monastère pour la messe dans la chapelle d'hiver, car des vitraux en équilibre instable empêchent d'entrer dans l'église. Les dégâts sont considérables, mais le combat ne s'est pas livré sur le terrain du monastère : il a eu lieu avenue du Général-Compans et rue de la libération.

Le 18 août 1944, à vingt-trois heures, les troupes allemandes avaient définitivement quitté les lieux. Par un heureux hasard, l'officier qui

était chargé de faire exploser le dépôt de munitions stockées dans les bâtiments préféra, dans un acte de désobéissance, les faire sauter sur les pistes de l'aérodrome... Les maquisards aussi se sont dispersés. Les soldats allemands laissèrent sur les lieux tout ce qu'ils ne purent emporter, c'est-à-dire beaucoup de choses et ils ne se livrèrent à aucun des actes de vandalisme habituels dans de telles circonstances. Le cabanon près de l'aumônerie, sur le bord du talus qui surplombe la Garonne, resta debout ainsi que leur soute à munitions remplie d'obus antiaériens — qui servit ensuite pour les outils du jardinier : ils ne la firent pas sauter.

Après le départ des soldats, les sœurs eurent à peine le temps de récupérer les provisions et le mobilier qu'ils avaient laissés, que les lieux furent à nouveau occupés.

La libération (1944-1945)

Après la reddition de l'Allemagne le 8 mai 1945, l'hôtellerie restera encore occupée pour les bureaux de l'administration militaire. Mais le parloir et les deux pièces qui le suivent⁽¹³⁾ restaient acquis aux sœurs, même si des prisonniers allemands y travaillaient encore. Du 20 août au 1^{er} septembre, les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), les nouveaux membres des comités municipaux, etc., s'installaient en effet à l'hôtellerie. L'aviation y logera aussi des hommes. Cela dura jusqu'à l'automne 1945.

Les sœurs pavoisèrent lors de la libération et le drapeau français flottait au clocher. Mais il fallut constater l'ampleur des dégâts. En réparant le clocher, ce qui était prévu depuis longtemps, les couvreurs découvrirent que le toit de l'église était soufflé.

En septembre 1944, le travail fut rude, car les Allemands avaient laissé les locaux dans un état indescriptible. L'hôtellerie était devenue une cantine militaire, les parquets étaient enduits d'huile noirâtre, les murs étaient couverts d'inscription au fusain et à la craie, le salon était transformé en salle de bar avec comptoir. Il n'y avait plus un carreau aux fenêtres. Le déblaiement se fit peu à peu. Les comités ont donné bois, bûches, etc., et il a fallu tout rentrer en clôture avant l'arrivée

des aviateurs — 3^e Région aérienne, 9^e Subdivision aérienne, base équipée de Blagnac. Le commandant était le commandant Griffoul. Un fouillis indescriptible d'objets hétéroclites est entreposé sous les cloîtres, à la procure, à l'ouvroir. À la mi-septembre, les tourières quittent la villa et les ouvriers se hâtent de réparer l'aumônerie.

Le 15 octobre 1944, l'hôtellerie est toujours occupée. Le colonel Colas, commandant la base de Blagnac, y installe son bureau, ce qui a pour effet immédiat de rectifier la tenue des soldats qui flânent dans la cour et de faire procéder à un nettoyage plus que mérité de toutes les dépendances.

Le 21 octobre, une bombe à retardement de cinquante kilogrammes, laissée par les Allemands sur le champ d'aviation, explose. La formidable explosion se produisit pendant le chapelet du matin et donna l'impression que la voûte de l'église s'écroulait. Même refrain : vitraux, vitres, portes, etc. Les travaux de l'aumônerie à peine achevés sont à recommencer. Dans le dortoir où les sœurs prévoyaient de pouvoir enfin aménager, de nombreuses vitres furent brisées.

Les officiers et sous-officiers de l'aviation demandèrent à la prieure où ils pouvaient construire des baraquements pour leur servir de mess. L'emplacement choisi était situé devant le monastère : parallèlement à la face ouest de l'hôtellerie et jusqu'au chemin conduisant au monastère. Ils faisaient tout ce qui leur était possible pour être agréables aux sœurs : généreuse fixation de l'indemnité de logement, arrêt de la T.S.F. à l'heure de la messe. Un militaire a même donné une banquette de chemin de fer qui lui servait de matelas: le tissu qui la recouvrait devait être récupéré pour faire des souliers. Afin de libérer la pièce qui permettait de se rendre au grand parloir par l'intérieur, ils déménagèrent leurs TSF, téléphone, etc. Ils donnèrent même des fils de fer barbelés pour clôturer le terrain situé devant la ferme. L'amabilité et la courtoisie rendaient les relations faciles. Les Allemands, il est vrai, avaient été d'une correction indiscutable, mais ils étaient des étrangers distants.

La municipalité accorde quatre prisonniers allemands, travailleurs agricoles, dont la main d'œuvre est bien nécessaire. Le colonel Colas

restera jusqu'à ce que Blagnac, devenu base anglaise, rende sa présence inutile. L'hôtellerie reste requise, mais inhabitée. Seuls les baraquements sont occupés.

En mars 1946, les fermiers partent précipitamment. Ils sont remplacés par des prisonniers allemands. La levée de la réquisition de l'hôtellerie et du terrain est concomitante, grâce au Commandant Baudoin, ami du P. Cazes.

En mai c'est la joie chez les sœurs : dans plusieurs de leurs familles, les soldats sont de retour : le colonel Hiriart dans la famille de sœur Marie-Thérèse, et plusieurs membres de la famille de Mère Marie du Christ. Joie du retour, mais aussi épreuve, car le frère de la prieure, Guy, a perdu un bras. Plusieurs prisonniers rentrent dans la famille de sœur Mère de l'Incarnation et de sœur Marie Alain. Le Libera est chanté pour ceux qui ne rentreront pas.

Le 31 mai, l'église est réintégrée : une équipe de prisonniers allemands l'a nettoyée. D'autres prisonniers ont travaillé la terre au jardin. « On ne pouvait se défendre d'avoir pitié en voyant ces jeunes gens en costume de bagnard, avec le regard et l'attitude craintifs de tout surveillé — on réalisait alors avec acuité ce que fut la vie des nôtres là-bas — se jeter avec avidité sur le pain et le café au lait que les sœurs apportaient dans la journée. La sentinelle, d'abord digne et distante, de la dignité et de la distance d'un estomac mieux garni et d'une journée passée arme à l'épaule à ne rien faire, n'a pas résisté aux cerises. »

Sœur Marie-Ancilla o.p.

⁽¹⁾ Sœur Marie-Ancilla, « Le monastère cistercien de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (Blagnac), 1852-1939 ».

<http://www.oboulo.com/summary?id=97088>

« Histoire du domaine de Maniban (Blagnac), 1650-1852 ».

<http://www.oboulo.com/summary?id=97333>

⁽²⁾ « Le monastère des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie d'Angoulême. L'évolution du statut canonique des fondations », Mémoire Dominicaine, n° 24, déc. 2009, p. 229 à 265.

Des moniales dominicaines à Lourdes, Monastère des Dominicaines, chez l'auteur, 2005.

⁽³⁾ Il assura la présidence durant de longues années. Après lui, M. Max de Courrèges voulut bien accepter cette charge. Par ses soins, en 1970, la S.C.I. devait être transformée en association (loi 1901) à la faveur de la loi du 8 juillet 1969.

⁽⁴⁾ Beau-frère de sœur Marie du Christ ainsi que M. Le Cour Grandmaison.

⁽⁵⁾ Cf. l'ouvrage de Sœur Diane du Christ, moniale dominicaine de Dax : Le Monastère Sainte-Catherine de Sienne à Toulouse, un foyer de spiritualité dominicaine au XVII^e siècle, Privat, Toulouse, 1976.

⁽⁶⁾ Un projet d'aéroport à Blagnac était à l'étude. Les travaux sont précipités en 1938. Le 13 août, « le Ministre de l'Air déclare "d'utilité publique et urgente" l'expropriation d'immeubles situés à Toulouse, Blagnac et Colomiers nécessaires à la création de l'Aérodrome et de l'Atelier de constructions aéronautiques "pour l'équipement aérien du territoire en vue de la Défense nationale". La situation internationale s'est singulièrement aggravée. Le déclenchement de la guerre paraît imminent. L'aviation relève à nouveau du domaine militaire » (« Naissance de l'aérodrome », Blagnac. Questions d'Histoire, n° 26, novembre 2003, p. 3).

⁽⁷⁾ D.C.A.: Défense Contre Aéronefs, soit l'ensemble des moyens militaires en vue de protéger une armée d'attaques aériennes ennemies. Il s'agit essentiellement de la détection (radar, optique, etc.) des appareils ennemis et de leur destruction par un canon antiaérien.

⁽⁸⁾ Le 3 septembre 1943, des conseils avaient été donnés par la Défense passive de la ville de Toulouse sur la façon de construire des tranchées dans son jardin.

⁽⁹⁾ « Les Blagnacais pendant la seconde guerre mondiale », dans Blagnac. Questions d'Histoire, Association Blagnac Histoire et Mémoire.

⁽¹⁰⁾ « La Milice française créée le 30 janvier 1943 par le gouvernement de Vichy, présidée par Laval et commandée par Darnand, dérivée du SOL (Service d'Ordre Légionnaire) de la Légion Française des Combattants, devait lutter contre le terrorisme (c'est-à-dire contre la Résistance). Supplétifs de la Gestapo et des autres forces allemandes, les miliciens participèrent aussi à la traque des Juifs, des réfractaires au S.T.O., et de tous les déviants dénoncés par le régime. C'était aussi la police politique du régime de Vichy. »

⁽¹¹⁾ Sœur Marie de Jésus Calmels se souvient que Jean Le Cour Grandmaison a aussi été caché à Blagnac vers la fin de la guerre, à l'insu de la communauté pour que le secret soit gardé. Mais il n'a pas été possible d'en connaître la date.

⁽¹²⁾ Curieusement, la mairie de Blagnac dit qu'il n'y a aucune mention d'explosion au sol dans les archives de la ville, provoquées par l'armée d'occupation en train de se replier.

*Voir la revue « Blagnac, Questions d'Histoire » numéro 24 — 25 juin 1944 : Mission 441.

L'assassinat de Marceau CARTELLE

Comme il est dit dans ce numéro de la Revue, les Allemands devenaient de plus en plus nerveux au fil des jours de ce mois d'août 1944. Les diverses attaques de la part des résistants n'étaient pas de nature à calmer leur état d'esprit.

Ordres et contrordres se succédaient, ce qui n'arrangeait en rien une situation de plus en plus défavorable aux troupes d'occupation et à la population.

Le 18 août 1944, l'ordre fut donné d'interdire l'accès du pont de Blagnac aux piétons, le pont étant déjà interdit à la circulation des véhicules en tous genres, par la mise en place de rails de chemin de fer scellés verticalement dans le sol, côté Toulouse.

Vers 18 heures 30 plusieurs Blagnacais rentrant de leur travail à bicyclette se présentèrent comme à l'accoutumée pour le passage de la Garonne sur le pont. Ils se heurtèrent aux sentinelles allemandes qui, pointant leurs armes avec un refus catégorique, repoussèrent ainsi nos concitoyens.

Devant cette situation, un petit conseil se tint à l'écart ; la majorité décida de traverser la Garonne à gué ou à la nage, en face du ramier. Les eaux étant assez basses en cette période de l'année, cette solution bien que n'étant pas aisée était possible.

D'autres Blagnacais choisirent de faire le tour par le pont des Catalans et le pont du Touch, soit une distance de plusieurs kilomètres, le bac des Ponts-Jumeaux ne fonctionnant pas. Les moyens de locomotion étant précaires, en raison de l'état médiocre des bicyclettes aux pneumatiques défectueux, le long parcours s'avéra difficile, vu l'état des chemins. Les plus chanceux mirent plus d'une heure. Par malheur, Marceau Cartelle arriva tardivement. Fatigue, incident de route ou problème mécanique ... Lorsqu'il se présenta vers vingt heures à la hauteur du Monastère, le couvre-feu avait sonné. Il fut apostrophé

et sommé par une patrouille allemande où l'énervernement avait dû atteindre son paroxysme. Ni le laissez-passer, ni les explications craintives qu'il put donner ne furent comprises, ni acceptées par un soldat qui n'hésitant pas, lui tira dessus, le blessant très sérieusement, face au 47 Avenue du Général Compans. Le soldat s'approcha de lui

et compléta sa vengeance par des coups de la crosse de son fusil. Ces faits furent rapportés par des voisins (M. Roche, capitaine en retraite et sa famille), assistant à la scène, impuissants derrière les volets et ne pouvant intervenir. M. Cartelle roula dans le fossé profond d'une soixantaine de centimètres. Tout au long de la soirée, ses plaintes furent entendues par ces mêmes personnes. Ce n'est qu'au petit jour, quand la horde d'assassins fut partie, qu'ils découvrirent le corps sans vie du malheureux.

Pendant de nombreuses années une plaque commémora cette affreuse tuerie. Mais un jour elle disparut. Depuis peu (2002 ?), ce mal a été réparé : une nouvelle plaque rappelle cette atrocité dont fut

victime un innocent.

En marge de ce récit, il faut ajouter que dans la nuit du 18 au 19 août 1944, trente-deux explosions se produisirent, villas, dépôts de bombes, d'essence, etc ...

Jean-Louis Rocolle

À la mémoire de Marceau Cartelle et de son fils Maurice décédé en 2013, avec notre sympathie à la famille. Le Comité de rédaction



Des avions allemands au monastère

Dans cet article, nous nous proposons de publier une série de photos qui se trouvaient dans les archives du monastère de Blagnac. Elles ont été abandonnées par les Allemands, en août 1944, lors de leur départ précipité et retrouvées par Sœur Marie-Ancilla, religieuse dominicaine à Lourdes, au cours de ses recherches. Nous la remercions de nous les avoir communiquées.

Ces photos sont d'un intérêt exceptionnel. Elles datent de la guerre d'Espagne ou de 1939, elles montrent des prototypes ou des avions allemands des débuts de production. En effet, les avions, quels qu'ils soient, sont modifiés au cours de leur carrière pour corriger des défauts de jeunesse et pour augmenter leurs performances.



◀ Junkers 52/3m, avec un parachutiste qui vient de quitter l'avion

Junkers 52/3m, avec un parachutiste qui vient de quitter l'avion. C'était le cheval de trait du transport aérien allemand, tant civil que militaire. Il a la particularité d'être construit en tôle ondulée, ce qui lui donne une grande rigidité. Il fait son premier vol en

1931 et connaît le baptême du feu lors de la guerre d'Espagne, puis il participe à toutes les opérations parachutistes de la guerre. Outre sa faible vitesse de croisière, sa charge marchande est limitée : 1500 kg ou 17 hommes, son chargement s'effectuant par une petite porte à l'arrière gauche du fuselage. Très rapidement, les Allemands ont réalisé plusieurs prototypes pour le remplacer, mais aucun n'a connu la série, sans doute car la priorité était donnée aux avions offensifs. La production du Ju 52 a donc continué jusqu'en 1944, avec plus de 4000 avions construits, dont quelques machines construites sous licence en France par les Ateliers Aéronautiques du Centre pour la Luftwaffe (Armée de l'air allemande). Dès la libération la

▶ Le Heinkel 70



production a fortement accéléré pour équiper l'armée de l'air française, l'aéronavale et la postale de nuit. Au total 400 avions ont été livrés. Ils ont servi en France, mais aussi en Indochine et en Afrique du Nord jusque dans les années 1960, les derniers volant dans les unités basées au Sahara, où leur capacité de décollage court était très appréciée. Après la guerre, l'Espagne a elle aussi construit ces avions sous licence allemande avec 170 exemplaires produits.

Le Heinkel 70 vole en 1932. A cette époque la construction d'avions de guerre était interdite par les décisions du traité de Versailles de 1919. Aussi est-il présenté comme un avion postal rapide, capable de transporter du courrier ou quatre passagers dans une petite cabine. Cet avion était très rapide pour l'époque, grâce à sa construction soignée avec des rivets fraisés et non à tête ronde, sa structure légère en magnésium, son aile elliptique et son moteur bien caréné. Après une brève carrière dans la compagnie aérienne nationale Lufthansa, les avions sont reversés à la Luftwaffe où ils servent à la liaison, à la reconnaissance et au bombardement léger. Certains avions ont pris part à la guerre d'Espagne, où leur haute vitesse leur



◀ **Le Dornier 17, premier bombardier moyen allemand**

▶ **Vue de la mitrailleuse de défense installée à l'arrière de la cabine du Do 17**

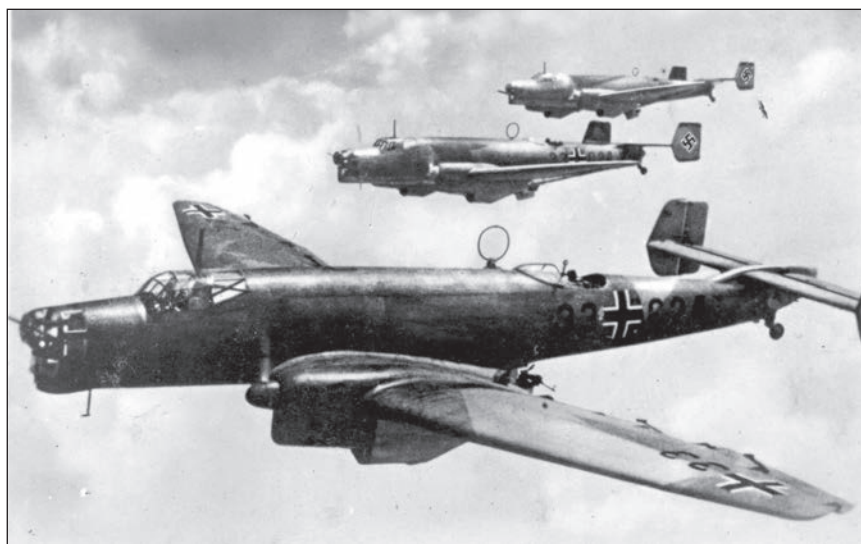


permettait de mener des missions de reconnaissance en toute impunité. Dans la Luftwaffe, leur carrière offensive fut de courte durée, car leur structure en magnésium s'enflammait dès les premières balles reçues. Cette photo montre sans doute le troisième prototype du Heinkel 70, qui a été construit pour essayer la version militaire, hypothèse corroborée par sa décoration civile.

Le Dornier 17 est le premier bombardier moyen allemand. A ses débuts en 1934, lui aussi est présenté comme un avion postal. Comme les autres avions allemands, il va faire ses classes en Espagne. Sa carrière dans le bombardement sera assez discrète, car il sera trahi par ses moteurs d'une puissance insuffisante. Il sera rapidement remplacé en première ligne par le Heinkel 111

et le Junkers 88, plus performants. Le Dornier 17 a alors rempli d'autres missions comme la chasse de nuit ou le lancement des premiers missiles téléguidés.

Comme ses contemporains, le Junkers 86 voit le jour en 1934 comme transport de passagers. Comme eux, il participe à la guerre d'Espagne comme bombardier. Il est supplanté par le Heinkel 111 et les avions sont réorientés vers la reconnaissance et le bombardement à haute altitude. Seulement 900 avions seront construits et ont servi jusqu'en 1943.



◀ Trois Junker 86 en vol

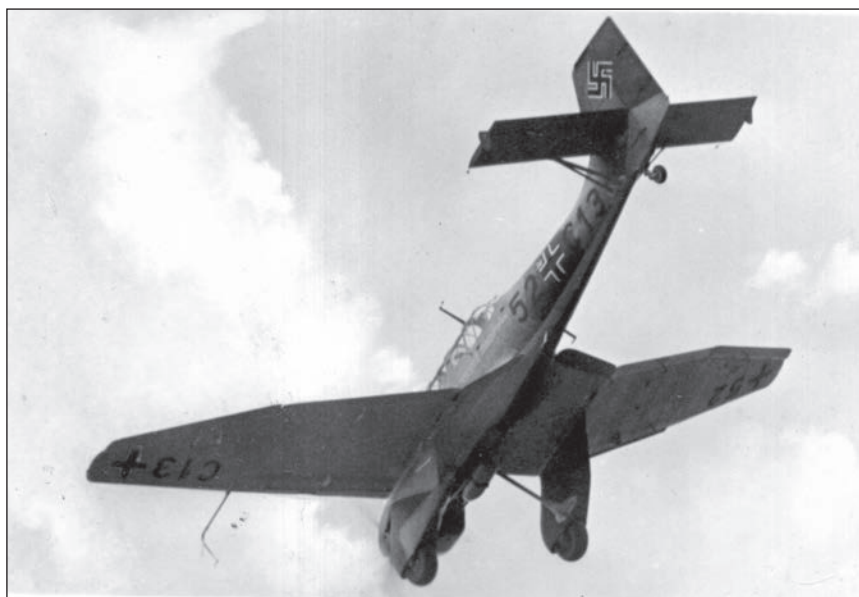
Le Messerschmitt 109 a été le principal chasseur allemand tout au long de la guerre avec plus de 33 000 machines produites. Le prototype vole en 1935 et cette vue montre le 3e prototype qui vole en juin 1936. Les machines tête de série vont, elles aussi, mettre le cap au sud-ouest pour participer au conflit espagnol. En 1938 apparaît une nouvelle version avec un moteur Daimler-Benz plus puissant. Ces avions surclasseront les Dewoitine 520 et les Curtiss H75 lors de la bataille de France. Des versions plus puissantes et mieux armées du Messerschmitt 109 vont

▶ Le Messerschmitt 109



apparaître régulièrement au cours du conflit et la production ne s'arrêtera qu'avec la fin de la guerre. L'Espagne avait acquis la licence de fabrication de l'avion et reçut quelques éléments avant la fin du conflit, mais aucun moteur. Ce pays a donc remotorisé les cellules existantes avec un moteur suisse Hispano Suiza, puis avec un moteur Rolls-Royce. Ces avions ont servi jusqu'en 1965 et ont participé au tournage du célèbre film « La bataille d'Angleterre ».

L'image sur la page suivante montre un des premiers Junker 87 "Stuka" avec un carénage de train très droit. Il deviendra plus arrondi sur les avions de série. Cet avion a marqué les mémoires car il attaquait en piqué prononcé pour larguer ses bombes et surtout il possédait une sirène particulièrement stridente. Le prototype a volé en 1935 et environ 6500 ont été construits jusqu'à la fin de la guerre. On attribue l'avancée éclair des forces allemandes pendant la bataille de France au tandem char / Ju 87, ce dernier jouant le rôle de l'artillerie de campagne. A cause de sa faible vitesse de croisière, cet avion était une proie facile pour les chasseurs. Vers la fin du conflit, cet avion a été adapté à l'attaque antichar en vol horizontal.

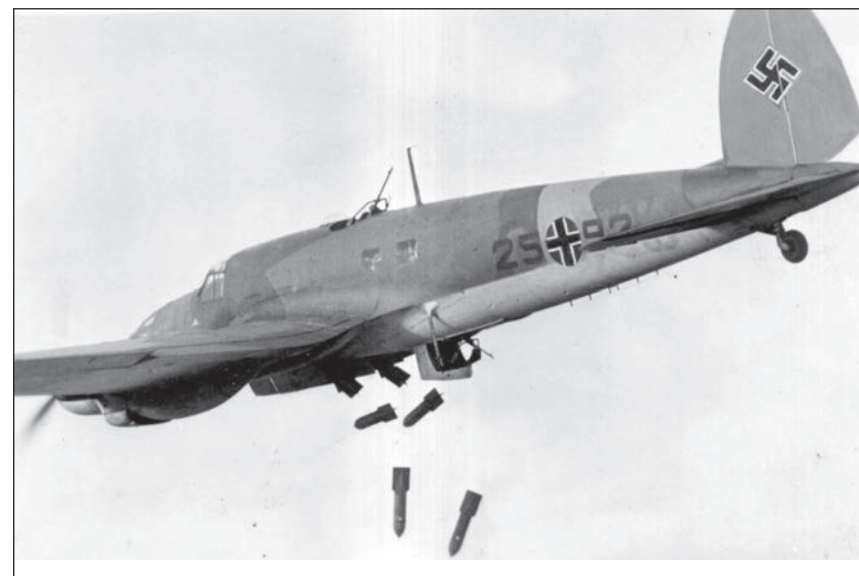


◀
Le Junker 87
Stuka



▶
Le Heinkel 111

Deux vues du Heinkel 111, un autre bombardier moyen allemand, qui a volé en 1935. Ces deux images ont été retouchées pour remplacer les marques de la Légion Condor (forces allemandes en Espagne en 1936) par les marques allemandes. Elles montrent une des premières versions de l'avion avec un nez pointu et un pare-brise séparé pour les pilotes. Les versions les plus produites auront un nez conique complètement vitré. 6500 avions ont été produits jusqu'à la fin de la 2e guerre mondiale. Ces machines ont assuré des missions de bombardement, de lutte anti-navires, de transport, de destruction de mines anti-navires, de largage d'engins guidés... jusqu'à la fin de la guerre. L'Espagne a acquis la licence de fabrication de cet avion et a assemblé plus de 200 machines après la guerre, propulsées eux-aussi par des moteurs Rolls-Royce. Les derniers ont été retirés du service à la fin des années 60.



▶
Le Heinkel 111

SOURCES

Le fana de l'aviation, différents numéros.

René TOUSSAINT

Bicentenaire de la bataille de Toulouse (10 avril 1814)

Nous avons longuement évoqué le sujet dans le numéro 18 de notre revue. Ce modeste article s'inscrit dans le cadre du bicentenaire de cet événement majeur concernant la période napoléonienne.

1814 : après avoir occupé une grande partie de l'Europe, c'est au tour de la France de subir de toutes parts l'invasion des armées monarchiques européennes. Napoléon prend la tête du front nord-est et délègue à ses maréchaux la défense des autres frontières. Au sud, l'armée coalisée commandée par Wellington repousse nos troupes hors d'Espagne avant de les poursuivre du Pays-Basque jusqu'aux portes de Toulouse où, le 10 avril, a lieu l'affrontement décisif. Composée d'Espagnols, de Portugais, de 50% de Britanniques, l'armée coalisée forte de 52 000 hommes affronte les 42 000 soldats français commandés par le maréchal Soult. Après 12 heures de combats, ces derniers se retirent vers le Lauragais. Le bilan humain s'élève à 7 350 hommes tués ou blessés dans les deux camps. Quatre jours plus tard, un messenger du gouvernement arrivant de Paris annonce à Soult la défaite et l'abdication de Napoléon signée le 6 avril.



La revue papier BQH n° 18 concernant **BLAGNAC PENDANT LA BATAILLE DE TOULOUSE** étant épuisée, retrouvez cet article en pdf sur notre site : <http://blagnachistoire.e-monsite.com/> en bas de la page

◀
Fantassins anglais au canal du Midi

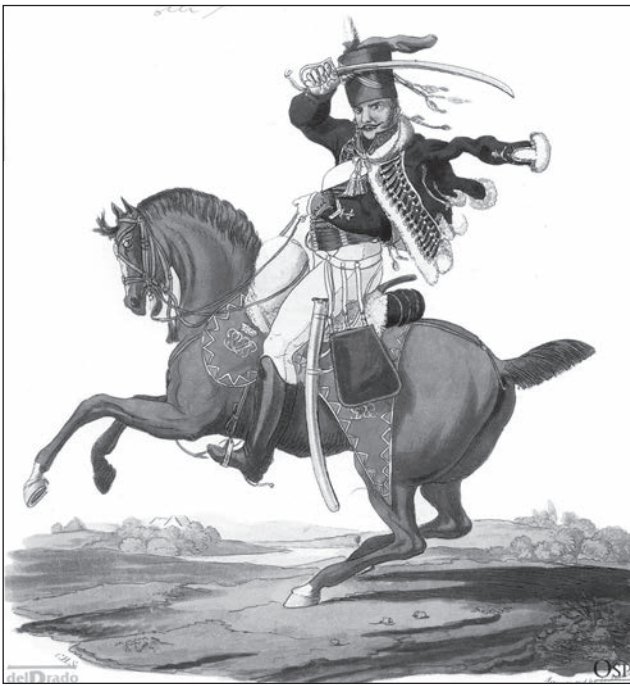
Livrée inutilement quatre jours après la fin de la guerre, la bataille de Toulouse est bien une tragédie.

Le 28 juillet 1839, Soult, devenu ministre, préside l'inauguration de l'imposante colonne de briques érigée à la mémoire des combattants du 10 avril 1814. C'est notamment autour d'elle qu'ont eu lieu les fastueuses cérémonies du bicentenaire de la bataille.

Jacques Sicart

▶
Commémoration à la colonne érigée sur les hauteurs de Jolimont dominant le quartier Marengo





◀ Hussard anglais



▶ 13° dragons anglais



▶ Fantassins espagnols



◀ Dragon français par Lepiepvre



◀ Fantassin français par Coppens



▶ Hussard français par Boisselier

Musée du Vieux-Toulouse - Aquarelles d'Abel Fabre



Le monastère dans les années 60

